



PROJECT MUSE®

Chapitre 2 La sociologie du loisir

Published by

Lafortune, Jean-Marie.

Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail.

Presses de l'Université du Québec, 2004.

Project MUSE. <https://dx.doi.org/10.1353/book.20453>.



➔ For additional information about this book

<https://muse.jhu.edu/book/20453>

LA SOCIOLOGIE DU LOISIR

L'analyse sociologique du loisir trouve ses assises dans l'œuvre de Weber. Héritière de la philosophie de l'histoire, elle s'articule selon le plan épistémologique alternatif de la science de la nature et de celle de l'esprit. Elle adopte une conception relativiste de la totalité sociale, mettant en rapport des acteurs portés par des valeurs dans un état donné des forces économiques. La dynamique sociale qu'elle dépeint se réfère principalement à l'action de la bourgeoisie, qui incarne la force motrice de la société née de l'industrie. Si le domaine prioritaire de l'action sociale concerne la formation d'une classe politique apte à renforcer la vitalité de la société, l'enjeu politique central relève de la désorientation susceptible d'en compromettre l'affermissement. Suivant l'école sociologique allemande, la forme du changement, dont la source se situe sur le plan de l'agir des acteurs collectifs dans un cadre historique précis, a trait à l'accroissement de la puissance, et sa condition réside dans l'expression d'une volonté ferme. La première partie de ce chapitre décrit la forme de problématisation mise de l'avant par cette approche.

Par ailleurs, la sociologie du loisir tisse des liens étroits avec l'économie politique à laquelle elle emprunte notamment ses catégories d'analyse. S'intéressant ainsi à la formation de la valeur selon une perspective objective (travail) et subjective (utilité), elle en adopte la stratification sociale afférente conçue en termes de classes (production) et de groupes statutaires (consommation). L'histoire de l'économie politique depuis ses origines

nous renseigne donc sur la manière dont les sociologues du loisir structurent leurs recherches. La deuxième partie du chapitre est consacrée à cette présentation.

Après en avoir tracé un itinéraire à partir des travaux de quatre auteurs importants s'inscrivant dans cette approche, nous en dégageons, en troisième partie, les thématiques privilégiées et proposons une définition conséquente de l'objet «loisir». Nous terminons par une discussion sur les principaux enjeux sociaux soulevés dans ce domaine.

2.1 DANS LE SILLON DE WEBER

Juriste et économiste, Max Weber (1864-1920) domine la sociologie allemande au tournant du XX^e siècle par l'ampleur de ses travaux et la profondeur de ses réflexions. Après une thèse sur l'histoire agraire romaine (1891), il se consacre à l'enseignement universitaire, qu'il quitte bientôt pour des raisons de santé. Un héritage lui permet alors de s'adonner aux études qui le fascinent, ayant pour objet le sort de l'Allemagne, la dynamique historique de l'Occident ainsi que le statut et les objets des sciences sociales.

Weber traite directement, tout au long de son parcours intellectuel, de la question des méthodes, en abordant par exemple le problème de *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociale* (1904) et celui des limites du savoir objectif dans le cadre de son *Essai sur la théorie de la science* (1917). Réfutant le positivisme, qui fait fi de l'intentionnalité, autant que le pragmatisme, qui l'exacerbe au point de la dénaturer, Weber élabore une théorie relativiste où deux voies d'observation se juxtaposent. D'abord, celle de la science naturelle qui ordonne le donné sensible selon des lois structurelles et développementelles, principalement à partir de l'infrastructure matérielle. Puis, celle de la science de la culture, qui sélectionne dans l'infini des événements humains ce qui se rapporte aux valeurs et construit des ensembles stables à partir de la compréhension du sens que les sujets attribuent à leurs pratiques. D'un côté, il emprunte à l'école historique allemande la posture selon laquelle l'histoire, bien qu'elle retrace la succession de faits réels ayant conduit à une actualité matérielle, ne suit pas un cours régulier et universel, mais doit être rabattue sur les destinées imprévisibles d'une culture nationale contingente; de l'autre, il poursuit l'œuvre de Kant, réactualisée par Dilthey, en interrogeant les facultés mêmes de la connaissance et de l'action, procédé qui, partant de conjonctures, appelle en dernière instance l'universalisme. Alternant entre ces deux sources, il place de surcroît la connaissance devant l'exigence de validation empirique.

Dans le cadre de conférences célèbres tenues en 1918 portant sur les vocations de savant et d'homme politique, il oppose les domaines de la connaissance scientifique et de l'action politique en affirmant l'incompatibilité des vertus requises entre chacun d'eux. Le savant retrace, à l'aide d'un modèle simplificateur fondé sur des jugements de faits, les liens entre les choix d'action des sujets et leurs conséquences logiques. Son devoir ne consiste nullement à réformer la société ou à proposer une théorie révolutionnaire, mais à établir des relations formelles à partir d'une posture endossant une neutralité axiologique. L'homme politique, porteur d'un idéal réformiste, intervient à l'inverse dans une conjoncture toujours singulière et agit essentiellement en fonction de valeurs spécifiques. Bien que les conséquences de ses actes ne puissent être rigoureusement prévues, il contribue à modifier le cours déterminé des choses.

Ayant écarté tout déterminisme, Weber se tourne vers le probabilisme. Il propose ainsi, dans *Économie et société* (1922), une définition des classes sociales à partir des chances typiques qu'ont les individus de disposer de biens et de services, considérant leur capacité financière à se les procurer, leurs conditions externes de vie et leur destinée personnelle. Il insiste sur le patrimoine possédé plutôt que sur la place occupée dans le processus productif, de sorte que les classes sociales ne sont pas nécessairement déterminées par un antagonisme et encore moins par des lois de l'histoire. Plus précisément, la stratification sociale revêt chez lui trois dimensions : économique, statutaire et politique. La première relève des possessions effectives, le statut évoque le prestige attaché à une fonction sociale tandis que l'accès au pouvoir politique renvoie à la possibilité de l'influencer. La conception de la stratification sociale s'appuie donc, chez Weber, sur la théorie de l'idéal type qui consiste en la transposition des éléments perçus par l'observateur en schémas abstraits qui, sans prétendre être l'incarnation directe de la réalité, procurent une bonne idée de ce qui se passe réellement et facilitent les opérations logiques sur le plan de la représentation des faits sociaux.

Appliqué à saisir la singularité de la civilisation occidentale, Weber propose, dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), une nouvelle méthode d'interprétation historique. Refusant la détermination économique marxiste, il fonde son interprétation sociologique de l'histoire sur les facteurs politiques, juridiques, littéraires et religieux affectant les destinées nationales. La morale et la culture procurent un accès privilégié à la compréhension des sociétés du fait qu'elles allient théorie et pratique. Le dogme de la prédestination, porteur d'un rationalisme humaniste et d'une éthique sociopolitique, explique selon lui l'origine de l'esprit du capitalisme, soit le besoin produit chez le croyant de se voir confirmer son élection. L'ordre n'est plus providentiellement établi, mais repose sur la valeur

morale du travail et du profit honnête. Weber entreprend ainsi de démontrer que, bien qu'elle soit liée au dogme de la prédestination, l'éthique calviniste a entraîné un irrésistible élan vers un travail et un enrichissement incessants, l'ascétisme rigoureux s'avérant une formation au calcul. Il y démontre en somme que les comportements des individus ne sont intelligibles que si l'on prend en considération leurs conceptions du monde, au premier rang desquelles leurs croyances religieuses. C'est cet ethos, caractérisant le puritain, qui est absent de toutes les civilisations non occidentales, comme le démontrent ses études menées en *Sociologie des religions* (1917-1919). Ce dernier travail consiste en fait en une exploration des divers systèmes de croyances et de pensées indiquant l'intrication des idées et des institutions ainsi que le lien entre les valeurs religieuses et les attitudes sociales.

Contrairement à ses postulats théoriques, qui posent l'individu au cœur du processus de valorisation et d'action, ses études historiques débouchent sur la reconnaissance d'une dynamique impulsée par différents groupes sociaux formant autant d'acteurs collectifs auxquels Weber se réfère en tant que politiciens professionnels, clercs, lettrés, nobles ou juristes. De sorte que l'on retrouve dans *L'Éthique* trois éléments dont l'articulation indique la voie épistémologique que Weber utilise pour ses études empiriques : d'abord, un système de représentation normatif (l'éthique protestante) ; puis, des conditions matérielles historiques (réseau urbain dont l'agencement est à vocation productive) ; enfin, le comportement d'acteurs (bourgeois s'engageant dans les affaires avec pour but d'en tirer un profit). Dans le cadre de notre réflexion, ces aspects se traduisent par la primauté d'une culture, où s'impose un système de valeurs, par la présence d'une infrastructure économique, qui joue un rôle déterminant dans l'élaboration des stratégies d'action, et par l'adoption de comportements types selon des catégories précises d'acteurs, animés d'une rationalité spécifique qui les oppose aux autres. Ainsi comprise, l'entreprise interprétative de Weber peut servir de cadre général à la sociologie du loisir où, conformément à sa perspective empruntée à l'économie politique, la rationalité des comportements qu'adoptent un certain nombre d'individus constitués hiérarchiquement en classes autour de la production et en groupes statutaires autour de la consommation sont dirigés par un double diktat culturel et économique, c'est-à-dire par des valeurs qualitatives et quantitatives.

L'apport direct de Weber à l'étude sociologique du loisir emprunte en fait trois voies, soit celle de l'analyse du travail dans la société capitaliste, celle de la thèse de la rationalisation et celle du concept de style de vie lié au mode de consommation (Rojek, 1985).

1. Dans la société capitaliste, le travail est conduit par une quête insatiable de profit qui l'investit d'une passion quasi religieuse. L'entrepreneur, soit virtuellement tout être humain, est entièrement dévoué à l'accumulation et rivé aux occasions de gains financiers. Sa conduite des affaires et le niveau de richesse qu'il atteint révèlent sa valeur personnelle. Son attitude dévote vis-à-vis de l'accumulation entraîne donc un régime de sobriété dans sa consommation de biens et de services. Un même esprit de réserve émotionnelle et de calcul rationnel gouverne sa disposition au travail, alors que le marché sature ses relations de loisir, conçu comme ensemble d'activités non directement rentables ou rémunératrices. Pour lui, la seule vertu vient du travail et le loisir l'en détourne.
2. La civilisation occidentale se caractérise, selon Weber, par un processus de rationalisation que traduit le recours croissant à la prévision et au calcul dans tous les domaines de la vie sociale. Cette thèse tient compte de divers processus : instrumentalité des relations personnelles, sécularisation, développement de connaissances scientifiques et techniques, formalisme légal et administration bureaucratique. La rationalisation entraîne deux retombées dans le domaine du loisir. La première a trait à la discipline qui caractérise le loisir moderne. Puisque le capitalisme industriel repose sur le conditionnement rationnel du travailleur, le lieu de travail équivaut à un modèle de discipline avec ses incitatifs, ses punitions, sa mécanisation et sa logique architecturale. La discipline du travail, qui contribue à régulariser la production et à accroître le profit, s'érige comme une nouvelle économie de l'effort physique, en favorisant la spécialisation et en donnant de nouveaux rythmes aux activités. Par extension, cette discipline s'étend à l'ensemble des activités. D'où, les pratiques de loisir sont, elles aussi, façonnées par un haut niveau de calcul, une impersonnalité formelle, la standardisation et la routine. La seconde retombée concerne le charisme, le désenchantement et le loisir. Si sous l'autorité d'une personnalité charismatique, caractérisée par l'absence de sphère privée, une loyauté personnelle stricte est requise, invalidant toute forme de loisir égoïste, sous l'administration bureaucratique, qui incarne l'autorité contemporaine, une sphère privée est juridiquement consacrée, permettant formellement l'expression des identités, mais ne ménageant finalement que des relations déshumanisées.
3. Pour Weber, chaque groupe statutaire se repère à son style de vie, qui évolue en relation avec le contexte social, que relate notamment le rapport de substitution entre les biens de consommation

et le temps libre. Le loisir fait partie des comportements statutaires, de sorte que la signification subjective d'une activité de loisir se rapporte à des niveaux variables dans l'échelle du prestige social et que la forme du loisir équivaut à une expression de la force du groupe statutaire. Ainsi les clubs et les associations volontaires se distinguent selon des préférences honorifiques.

2.2 L'ÉCONOMIE POLITIQUE COMME SOURCE DOCTRINALE

L'économie politique s'attache à l'administration des ressources dans une société suivant deux axes complémentaires. D'abord, une analyse de la formation matérielle de la valeur, qui repose essentiellement sur la production, implique le travail et conduit à une stratification sociale articulée autour d'une division de classes. Puis, une analyse de la formation appréciative de la valeur, qui repose sur les choix de consommation, implique le loisir et conduit à une hiérarchisation de statuts. Bien qu'elle s'évertue à postuler des situations d'équilibre, prenant appui sur des mécanismes naturels, l'économie politique trouve dans l'innovation technique et l'intervention étatique l'origine et l'amplitude des transformations qui affectent le cours des sociétés. Une brève histoire des théories dominantes qui ont jalonné le parcours de l'économie politique, à partir d'œuvres maîtresses, nous permet de mieux saisir leur articulation et leurs retombées sur la sociologie du loisir.

On distingue couramment sur le plan doctrinal, quatre grandes périodes : l'économie politique classique (1776-1869), le marginalisme (1870-1929), le keynésianisme (1930-1969) et le « néolibéralisme », dénomination non encore formalisée, développé à partir des années 1970. Nous avons retenu pour chacune de ces périodes une ou deux contributions particulièrement significatives et en présentons les aspects pertinents pour notre propos. Nous avons limité ces aspects à trois, soit la conception de la formation de la valeur et de la stratification sociale ainsi que la position prise à l'égard de l'intervention étatique. Nous abordons donc dans l'ordre les théories de Smith et de Ricardo, puis celle de Jevons, ensuite celles de Keynes et de Galbraith pour finir avec celle de Rifkin. Nous avons de plus tenu à incorporer certains éléments de la critique de l'économie politique classique formulée par Marx, dont la teneur nous permet de mieux cerner les orientations et les limites qui caractérisent la doctrine dans les premiers moments de son élaboration, éléments d'une critique qui exerce une grande influence dans les études sociologiques du loisir.

L'examen des thèses recensées selon les trois dimensions ciblées de notre analyse, et résumées en un tableau synthèse en conclusion, présente leur articulation selon les catégories d'analyse qu'empruntent fréquemment les sociologues du loisir à l'économie politique.

2.2.1 La période classique (Smith et Ricardo) et sa critique marxiste

Les physiocrates avaient jeté les bases d'une analyse économique globale tournant autour des concepts de monnaie, de prix, de valeur, de circulation et de marché, centrée sur l'agriculture et n'accordant que peu d'intérêt au travail industriel. La perspective change radicalement avec l'économie politique qui s'élabore corrélativement avec les progrès de l'industrie. Les thèses formulées par Smith et Ricardo, respectivement dans *Les recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) ainsi que dans les *Principes de l'économie politique et de l'impôt* (1821), constituent le socle reconnu de l'économie politique classique.

Économiste et moraliste, Adam Smith (1723-1790) voit dans le travail l'origine authentique de toute valeur. Il construit, uniquement sur la base du rapport au travail productif, un modèle de structure sociale où, par la fusion des intérêts individuels et collectifs, le pouvoir politique est repoussé au profit des initiatives privées et des lois du marché. Suivant sa perspective, chaque citoyen entre de façon décisive dans la relation sociale à titre de producteur. Selon sa thèse, la richesse d'une nation est fonction du rapport entre le produit du travail et la consommation, rapport qui dépend de deux facteurs, soit les compétences des travailleurs et la proportion de la main-d'œuvre active vis-à-vis de la population inactive, elle-même tributaire de l'accumulation et de la répartition du capital.

Partant des composantes du prix d'une denrée, Smith élabore une stratification sociale où les ouvriers reçoivent un salaire devant assurer leur subsistance, les détenteurs de capital un profit proportionnel au risque encouru par leurs investissements et les propriétaires terriens, souvent inactifs sur le plan de la production, des rentes qui exercent une pression indésirable sur les prix. Le travail est présenté comme la source et l'instrument de mesure de la valeur des denrées avec lesquelles il établit des rapports d'équivalence immédiats. Consacrée à la structure de production et aux modalités de l'échange, la théorie de Smith débouche sur une condamnation du parasitisme social dont font preuve les classes improductives. L'économie politique classique naissante n'offre au plus qu'une base à l'avènement du loisir, soit l'accroissement de la productivité, à travers le processus de division du travail, pour ne faire de la capacité de consommation des masses qu'une retombée possible de l'augmentation des richesses chez les nations bien gouvernées.

Économiste, David Ricardo (1772-1823) formalise l'analyse autour d'une théorie de la production qui l'emporte désormais sur celle de la circulation. Dans son œuvre, il aspire à démontrer, à l'aide de lois économiques, comment les trois classes de la société déjà déterminées par Smith (propriétaires fonciers, détenteurs de capitaux et travailleurs) se partagent

la production nationale et à quelle part de revenu chacune peut prétendre. La thèse qu'il défend fait toutefois des ouvriers non de petits producteurs indépendants, mais de véritables prolétaires. D'emblée, son approche prend appui sur des mécanismes naturels et écarte l'interventionnisme.

Comme activité de fabrication, le travail est d'abord considéré comme source de toutes les valeurs, si bien que la valeur d'une marchandise s'accroît avec la quantité de travail social qu'il faut pour la produire. En revanche, cette valeur ne sera pas affectée par les variations de salaire contre lequel le travail s'achète et se vend comme une marchandise. Par ailleurs, le capital, défini par Ricardo comme la part de la richesse collective employée à la production, comprenant donc toutes les ressources nécessaires pour rendre le travail productif sur un territoire donné, peut varier en quantité et en valeur. Les ouvriers ne voient leur sort s'améliorer, et des occasions de loisir s'offrir ou s'élargir, que lorsque le capital augmente en quantité, faisant hausser la demande de main-d'œuvre et donc les salaires, sans augmenter en valeur, ce qui pourrait avoir pour effet d'accroître le prix des denrées de subsistance. Il estime que l'introduction de machines dans le système productif conduit à des dégrèvements massifs d'ouvriers à moins que l'impulsion qu'elle donne au produit net ne compense la diminution observée dans le produit brut lors de son avènement. L'innovation technique apparaît alors comme susceptible d'entraîner des crises économiques par le déplacement parfois brusque de capital qu'elle suscite d'une branche à une autre de l'industrie et par la transformation parfois importante qu'elle induit dans la composition du capital fixe.

La critique de l'économie politique s'est imposée très tôt à la pensée du philosophe et économiste Karl Marx (1818-1883) et est demeurée une tâche sans cesse renouvelée. Débutée vers 1844-1847, tel qu'en font foi les *Manuscrits parisiens* et la réponse qu'il adresse aux positions prises par Proudhon dans *Misère de la philosophie*, reprise en 1857-1859 dans la *Contribution*, son *Introduction générale* et la présentation des *Principes* devant la guider, pour être ensuite largement augmentée et formalisée dans *Le Capital* au cours de la période 1863-1875, sa critique oscille entre la déconstruction d'une théorie et la construction d'une science.

Si la marchandise est à la fois valeur d'usage et valeur d'échange, il faut, selon Marx, que le travail matérialisé dans cette marchandise possède, lui aussi, ce double caractère. Le fondement de la formation de la valeur réside ainsi dans le fait que le travail social, général et abstrait, produit les valeurs d'usage qui sont portées à l'échange et, selon l'état des forces productives qui rend plus ou moins productif le temps de travail, charge toute marchandise de leur valeur d'échange. C'est en révélant par ailleurs le secret de la production capitaliste au moyen de la plus-value qu'il présente non comme une donnée, selon les formes fixes de la rente,

du profit et de l'intérêt, mais de manière indépendante de ses formes particulières, que Marx élabore sa stratification sociale. La société bourgeoise se divise ainsi en deux classes aux intérêts irréconciliables : d'une part, celle qui se partage le surtravail, les capitalistes, et, d'autre part, celle qui est condamnée à le procurer gratuitement, le prolétariat. Enfin, s'il importe aux économistes de présenter la production comme soumise à des lois immuables et la distribution à des principes éternels, faisant de la propriété, et de sa protection, une donnée transhistorique, Marx rétorque que la propriété n'est pas une condition naturelle mais historique de la production, et que les institutions juridiques et les types de gouvernement sont engendrés organiquement par les formes de production.

2.2.2 Le marginalisme de Jevons

Le marginalisme apparaît au moment où l'appareil industriel fait des bonds immenses sous l'impulsion de nouvelles technologies et formes d'énergies, et où conséquemment une situation d'abondance amène à se questionner sur les motifs qui poussent les individus à vouloir céder et acquérir les denrées relatives à la satisfaction de besoins non impérieux. La rupture entre l'économie politique classique et le marginalisme est énorme. D'une part, le sujet de la théorie change. Il n'est plus tant un producteur, appartenant à l'une ou à l'autre des classes sociales selon qu'il dispose de sa seule force de travail, d'un capital constitué de valeurs mobilières ou de propriétés immobilières, qu'un consommateur, dorénavant conduit par des intérêts universels mais guidé par l'état de ce dont il dispose et limité par des capacités d'achat différenciées, par là rattaché à un groupe statutaire. D'autre part, la dimension historique est différemment perçue. Alors que l'histoire, dans l'économie politique classique, est conduite par la nécessité et condamne l'humanité à des efforts toujours croissants pour seulement maintenir son niveau de bien-être, elle ne connaît plus de finitude *a priori* avec le marginalisme et est uniquement scandée par le rythme de progression de la productivité et de la désidérabilité qu'éprouvent les individus envers les nouvelles marchandises. Outre le recours à une mathématisation plus poussée, les économistes marginalistes, dont les pionniers furent l'Autrichien Carl Menger (1840-1921), le Français Léon Walras (1834-1910) et l'Anglais William Stanley Jevons (1835-1882), procèdent ainsi, à partir des années 1860, à un déplacement de perspective en réfutant l'analyse causale pour l'étude de la dépendance mutuelle des éléments d'un système réductible, non à des lois mais à des modèles. La figure du consommateur qui choisit, et dont on peut schématiser le comportement, vient alors s'adosser à celle du travailleur qui produit.

Jevons centre son analyse, dans un article intitulé *Economy* (1866), sur la désidérabilité. L'étude des choix permet de mesurer les variations du

désir à l'aune de la minimisation des peines et de la maximalisation du plaisir. Comme le désir se caractérise à la fois par l'intensité et la durée, on peut trouver la somme de désir attribuable à une action en mesurant l'aire sous la courbe dans un plan où l'intensité du désir est en ordonnée et sa durée, en abscisse. Évidemment, dans ce schéma, le plaisir et la douleur correspondent respectivement à des quantités positives et négatives. La variation de la désidérabilité est médiatisée par l'usage d'objets qui sont utiles s'ils contribuent à accroître le plaisir. L'utilité se mesure à la quantité de plaisir produit, mais tend à diminuer avec l'usage répété d'un même objet. Jevons insiste ici sur le fait que le coefficient d'utilité repose sur une fonction régressive vis-à-vis de la quantité globale d'utilité d'un objet donné.

En somme, Jevons aborde l'analyse de la valeur à l'aune de l'appréciation subjective, et formalise le domaine des choix applicables à la consommation. Le principe de l'utilité qu'il défend repose sur les estimations fondées sur ce que le sujet possède déjà, comblant au moins ses besoins impérieux, et sur l'effort qu'il doit consacrer en vue d'obtenir mieux ou davantage. Sa thèse s'incarne dans un système de préférences qui donne à la stratification sociale non une déclinaison de classes mais de groupes statutaires. Généralisant l'analyse du comportement des consommateurs, il postule l'individu générique, « naturellement » raisonnable bien que mu par ses passions, et non le militant porté par des intérêts de classe. Aseptisé au point de vue politique, le marginalisme dépeint des « mécanismes naturels » qui n'appellent aucune intervention étatique active.

2.2.3 Le keynésianisme et sa description anatomique par Galbraith

L'analyse économique polarisée autour des problèmes de la production, dans la période classique, et de l'échange ou de la consommation, dans le marginalisme, trouve dans le keynésianisme un effort de synthèse remarquable. Le défi consiste à unifier les théories de la valeur en combinant les approches objective et subjective dans une conception qui en montre la complémentarité par des mécanismes simples. Tel est le projet de Keynes dans sa *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* publiée en 1936, thèse que nous avons fait suivre par les remarques de Galbraith qui expose dans *Le nouvel État industriel*, paru en 1967, les retombées concrètes de l'application de cette approche.

Économiste et financier, John Maynard Keynes (1883-1946) réfute tant l'économie politique classique que le marginalisme et propose un nouvel utilitarisme. La loi des débouchés de Say, voulant que la demande crée l'offre, est alors radicalement remise en question. Le laisser-faire, dans le cadre d'une crise économique majeure, connaît également une fin tragique.

La formation des richesses repose chez Keynes sur une organisation de la production qui tient compte de la consommation à une échelle nationale. La formation de la valeur relève dans ce cadre d'inclinaisons psychologiques (propension à dépenser et à investir) tout autant que de facteurs objectifs (état de la technique, niveau des salaires, importance de l'outillage et de la main-d'œuvre inemployée, situation des marchés et de la concurrence). En tenant compte du comportement tant des entrepreneurs que de l'ensemble des salariés, la théorie générale nivelle la structure sociale. Et bien qu'elle reconnaisse l'existence d'une disparité de revenus, elle avance dans le sens d'une réduction des écarts. L'action de la puissance publique est positivement appelée non seulement pour assurer un encadrement juridique d'ensemble, mais également pour travailler aux équilibres macro-économiques et favoriser la promotion de toutes les couches sociales. Keynes préconise d'ailleurs la réduction du temps de travail associée à une démocratisation des loisirs, en vue de stimuler plus efficacement le travail et de maintenir le niveau de productivité.

Dans son ouvrage, l'économiste John Kenneth Galbraith (né en 1908) suggère que le marché n'équivaut plus dans l'économie américaine de l'après-guerre à une force dominante, puisqu'il doit s'adapter aux exigences des organisations industrielles qui requièrent le renouvellement des rapports entre les gens d'affaires et l'État. Selon lui, l'innovation technologique provoque la transformation continue de la société, entre autres, en mettant en place des modalités de plus en plus poussées de planification, en requérant ou en larguant les travailleurs et en exigeant une main-d'œuvre plus spécialisée. Les principaux signes du cycle nouveau de production et de consommation qui voit alors le jour aux États-Unis sont d'abord l'essor d'un appareil de persuasion (marketing), puis l'affaiblissement du mouvement syndical dans le sillon de la création d'emplois moins concentrés, enfin la croissance des effectifs de l'enseignement supérieur accompagnée d'une valorisation de l'instruction.

Selon Galbraith, tout dans le système industriel américain, qui associe étroitement l'État et de grandes entreprises oligopolistiques, concourt à la croissance continue des richesses. Pour ce faire, le système « exerce sur les prix le contrôle qui lui est nécessaire comme une sorte de sous-produit de son propre développement » (Galbraith, 1966, p. 197). Le travail comprend sa compensation qui se situe non dans la fin du travail, promesse qui n'a jamais été tenue, mais dans la possibilité d'acquérir les biens et les services convoités. L'individu dont la tâche est plus agréable et dont les besoins vont croissant préférera le travail accru aux loisirs supplémentaires. La diminution des loisirs traditionnels va de pair avec les exigences du système industriel qui nécessite une longue formation de la main-d'œuvre et un travail d'ajustement constant. Il note également que la stratification

sociale a changé. Ainsi, au temps où les propriétaires terriens dominaient, les conflits sociaux les opposaient aux travailleurs et aux détenteurs de capital. Puis, à partir du moment où les détenteurs de capital ont pris le dessus, les conflits les opposaient aux travailleurs. À compter du moment où la propriété intellectuelle domine, les conflits opposent les détenteurs du savoir aux simples exécutants.

2.2.4 Le néolibéralisme et ses effets chez Rifkin

Une nouvelle rupture sur le plan doctrinaire apparaît dans le champ de l'économie politique à partir des années 1970. Alors que le keynésianisme mettait de l'avant la figure de l'épargnant à l'intérieur de la scène économique nationale, le néolibéralisme impose la figure de l'investisseur agissant à l'échelle internationale. Il en résulte une logique qui ébranle la synthèse keynésienne en ce qu'elle réfute ses principes régulateurs, soit la recherche d'une croissance économique et d'une paix sociale par une intervention étatique étendue sur son territoire, pour y substituer les vertus de la déréglementation et les prérogatives des investisseurs partout sur la planète, ce qui a pour effet de raviver la contradiction entre le capital et le travail ainsi que d'accroître les inégalités.

Étudiant les impacts du machinisme à la fin du XX^e siècle, concrétisation à ses yeux de l'investissement qui constitue le moteur de l'économie capitaliste, Jeremy Rifkin entrevoit l'orée d'un monde fortement clivé sur les plans des débouchés professionnels et des possibilités de consommation dans son ouvrage *La fin du travail* paru en 1995. Il constate que la nouvelle économie du savoir (informatisation, automation) et les nouvelles techniques de gestion (*reengineering*), qui permettent d'énormes gains de productivité, se soldent par un largage massif de travailleurs sous-qualifiés, la polarisation extrême des revenus ainsi qu'une hausse des tensions sociales à moins que le tiers secteur n'arrive à canaliser les énergies délaissées par le désengagement de l'État et la reconfiguration des activités industrielles privées.

La théorie de la valeur se fonde chez Rifkin sur le niveau d'investissement réalisé dans la sphère de production ainsi que sur les estimations de réalisation de désirs d'un point de vue subjectif, bien qu'il constate un fort clivage entre le pouvoir d'achat d'une nouvelle classe de riches et celui de la majorité des travailleurs qui voient leur situation économique se détériorer. La nouvelle structure sociale solidaire de l'application des nouvelles technologies met face à face les gestionnaires et détenteurs du savoir ainsi que les simples exécutants. L'incertitude prévaut chez Rifkin relativement à l'avènement d'une société de loisir. C'est, selon lui, l'évolution des luttes politiques qui décidera si le temps libre sera imposé aux travailleurs

sous forme de temps partiel obligé, de licenciements massifs et de chômage, ou s'il sera le temps de loisir, fruit du partage des gains de productivité, de la réduction du temps de travail et de la hausse des revenus.

2.2.5 Conclusion

Chacune des quatre périodes ponctuant le développement de l'économie politique se distingue ainsi fortement sur le plan doctrinal. La période dite classique se caractérise par une insistance presque exclusive sur le phénomène de la production, avec la stratification sociale qui s'y rattache. Conçu comme un effort indispensable pour lutter contre la nécessité, le travail, saisi abstraitement en tant que temps, occupe la place centrale des thèses de Smith et de Ricardo en s'affirmant comme l'activité créatrice de la valeur. En revanche, défini comme activité concrète de l'ouvrier, le travail ne garantit que la subsistance. Les innovations techniques, reposant sur l'utilisation de la vapeur produite par la combustion de bois puis de charbon, et sur l'organisation du travail dans la manufacture puis dans la fabrique, sont considérées comme la cause des transformations sociales. L'intervention étatique, dont la légitimité est reconnue, est cependant appelée à se restreindre à l'aménagement d'un cadre juridique et au maintien de la paix publique et de l'ordre. Dans ce cadre, qu'on le conçoive en termes de consommation ou d'abstention d'activité rémunératrice, le loisir n'occupe aucune place, si ce n'est que comme privilège des rentiers, bien qu'on en pressente l'avènement dans la mesure où des hausses de la production diminuent le coût des biens et appellent une large consommation.

Les thèses marginalistes, élaborées au cours de la période suivante, déplacent le centre de l'analyse de la production vers la circulation ou l'échange, comme les travaux de Jevons le démontrent. Les conséquences d'un tel virage sont importantes. On abstrait l'individu d'une situation de classe pour en faire un sujet universel soumis aux mêmes inclinaisons et animé d'une même rationalité procédant par calcul des peines et du plaisir. L'analyse rabat ainsi la perspective historique d'une dimension objective, liée à la lutte perpétuelle menée contre la nécessité, à une dimension subjective, associée à l'évolution des besoins, non impérieux, chez l'individu selon ce qu'il détient et ce qu'il est prêt à mettre en œuvre pour obtenir plus ou mieux. S'attachant aux motivations de l'échange, prenant plus franchement la figure de la consommation puisque les sujets ont cessé d'être conçus comme de petits producteurs, la démarche conduit à l'étude des préférences individuelles, traduites en termes d'utilité, qui s'incarnent dans des valeurs économiques (ce dont disposent les individus) et non économiques (l'appréciation personnelle de ce qui accroît ou non le plaisir). La stratification sociale qui ressort de ces considérations

s'articule autour de l'expression combinée de ces deux sortes de valeurs dans des comportements qui manifestent l'appartenance à des groupes statutaires.

La synthèse entre la théorie de la production et de la consommation, telle que la déploie Keynes et la dépeint Galbraith, caractérise la période subséquente. Le renforcement réciproque de ces deux moments, exposé dans la théorie générale, entraîne une transformation importante de la conception de la stratification sociale alors que l'État est appelé à harmoniser la production et à soutenir la consommation. Le sort des travailleurs s'améliore alors que se conforte la situation salariale, dorénavant assortie de bénéfices variés. Les entrepreneurs obtiennent pour leur part une garantie de débouché pour leurs produits. Les innovations techniques, dont au premier plan l'organisation même du travail, entraîneront des gains de productivité importants et permettront une diminution notable du temps de travail. La production de masse entraîne la consommation de masse, si bien qu'en ce qui concerne la gradation des groupes statutaires, ce sont les strates médianes qui augmentent le plus en volume et qui accaparent une majorité de plus en plus importante de la population. Compte tenu du nivellement des conditions financières des ménages et du conditionnement actif des besoins, phénomènes induits et requis par cette conception de l'organisation sociale et qui ont pour effet de normaliser à la fois ce dont disposent les individus et ce qui leur apparaît comme le plus utile, les pratiques de loisir se standardisent et les préférences de consommation affichent des différences moins marquées.

Enfin, avec l'avènement du néolibéralisme, dont Rifkin décrit à la fois le fondement économique, qui réside en une augmentation fulgurante des investissements dans le procès de production, notamment sur le plan des innovations techniques qui entraînent d'énormes gains de productivité, et les séquelles sur le plan social, qui consistent en un profond clivage des conditions de vie se traduisant par une hausse des tensions sociopolitiques, l'économie politique semble renouer avec l'antique contradiction qui oppose capital et travail. Cette dynamique s'appuie également sur le repositionnement des États autour d'une intervention qui tend à revenir à un simple encadrement juridique, alors que leur emprise sur les leviers de l'économie diminue dans la mesure où le terrain des investisseurs se limite de moins en moins à des frontières politiques et que le niveau des investissements requis pour stimuler une économie de haute technologie déborde souvent leurs capacités. La stratification sociale qui l'accompagne se démarque par une recomposition des classes autour du pôle des gestionnaires industriels et des détenteurs du savoir et du pôle des simples exécutants, considérant que de nombreux salariés, à travers les possibilités d'épargne et de placement qui leur avaient été ménagées au cours de la période précédente, ont

acquis un titre d'investisseurs. Parallèlement, l'écart entre les groupes statutaires, quant au niveau et au mode de consommation, s'est immensément élargi, au point où le loisir tend à redevenir un privilège de classe.

TABLEAU 6
Conception de la théorie de la valeur, de la stratification sociale et du rôle de l'État en économie politique (en parallèle avec les scansions historiques impulsées par les innovations techniques)

Auteurs (période)	Théorie de la valeur		Stratification sociale		Rôle de l'État	Innovations techniques	
	Concept	Figure	Prod.	Cons.		Énergie	Outils
Smith/Ricardo (classique, 1776-1869)	Travail	Producteur	Classes (forte polarité)		Régl. (inaction)	Vapeur Bois Charbon	Division du travail
Jevons (marginalisme, 1870-1929)	Utilité	Consommateur		Statuts (longue échelle)	Régl. (faible action)	Pétrole Gaz Électricité	Machinisme
Keynes et Galbraith (keynésianisme, 1930-1969)	Propension à épargner et à investir	Épargnant	Classes (faible polarité)	Statuts (courte échelle)	Régl. (forte action)		Automation
Rifkin (néolibéralisme, 1970...)	Déplacement des capitaux	Investisseur	Classes (forte polarité)	Statuts (longue échelle)	Régl. (inaction)		Automatisation

2.3 ITINÉRAIRE DE VEBLÉN À HOGGART

Par sa forme de problématisation, qui a ses ramifications dans la tradition sociologique allemande dont Weber a indiqué les paramètres, et par sa source doctrinale, soit l'économie politique, qui lui procure ses catégories d'analyse et définit aux divers moments de son élaboration les conditions dans lesquelles s'inscrivent les pratiques de loisir, la sociologie du loisir présente une analyse et poursuit des orientations spécifiques. Notre objectif consiste maintenant à cerner les thématiques privilégiées par cette approche, à partir desquelles nous pourrions définir le loisir. Nous étudions, pour ce faire, un échantillon d'œuvres phares dans ce domaine depuis la fin du XIX^e siècle, soit celles de Veblen (1899), de Lundberg (1934) et de Hoggart (1957). Nous examinerons de plus l'avènement de pratiques rattachées à des sous-cultures à partir des enquêtes réalisées par Lalive d'Épinay en 1983. Nous terminerons cette section par une discussion autour des principaux enjeux sociaux soulevés par la sociologie du loisir.

2.3.1 Veblen: le loisir comme code de l'affranchissement des nécessités

Économiste d'origine norvégienne, Thorstein Veblen (1857-1929) propose en 1899, avec sa *Théorie de la classe de loisir*, une véritable anthropologie du loisir aux États-Unis. La thèse qu'il défend est que les choix de consommation de la classe de loisir, et virtuellement de toutes les classes sociales puisque l'émulation caractérise la nature humaine, sont purement orientés vers le prestige et la distinction, ce qui a pour effet de maintenir, voire d'accroître, les dépenses inutiles, de systématiser des mœurs creuses et de constituer un frein au développement, tant social que culturel.

Pour Veblen, la classe oisive est une institution préexistante au capitalisme et à l'industrialisation. Il en situe l'avènement dans le passage de la sauvagerie primitive à la barbarie, soit lors de la transition d'une vie habituellement pacifique à une vie uniformément guerrière. La classe de loisir est présente dans toutes les sociétés où se sont imposées des distinctions de classes. Exemptés de façon coutumière des métiers d'industrie, ses membres occupent des positions honorifiques dans le gouvernement, l'armée, la vie ecclésiastique et les sports¹.

Au cours de l'évolution culturelle, l'émergence d'une classe de loisir coïncide avec les débuts de la propriété individuelle. Loisir et propriété intéressent Veblen comme faits de la structure sociale et l'interpellent à titre de droit convenu et de prétention équitable. L'origine de la propriété se situe, selon lui, dans le mariage forcé et la possession des femmes, qui répondent de l'appétit de commandement des mâles victorieux et de leur désir de publier la prouesse accomplie en exposant aux regards son résultat durable. Partout où la propriété privée est instituée, le processus économique prend l'allure d'une lutte pour la possession des biens, non pas une lutte pour l'existence comme le supposent les économistes classiques, mais une concurrence pour la richesse et l'honneur.

-
1. La classe de loisir plonge en fait ses racines dans la classe travailleuse caractérisée par l'instinct artisan, aussi vieux que l'humanité elle-même, qui se manifeste par le goût de l'effort utile et le travail coopératif et qui ne rebute pas à la prise en charge des tâches jugées indignes et sans prouesse. Mais dynamisé par une quête d'estime et une efficacité différentielle, l'instinct artisan conduit à la démonstration de forces et à la rivalité. Par un renforcement culturel, cet esprit belliqueux s'est transformé en instinct prédateur, dont la forme d'expression est l'exploit, qui a donné chez ceux qui le manifestaient la suprématie sur le reste de la classe travailleuse. De sorte que, en face du labeur vil et servile, le travail bon marché qui s'accompagne d'une certaine soumission, s'érige la prouesse considérée comme une marque d'indépendance et de dignité, apanage de la nouvelle classe de loisir.

Si les gens n'étaient portés que par le calcul des plaisirs et des peines dans leur quête d'enrichissement, ils vivraient dans le labeur et la frugalité, ce dont témoignent les classes travailleuses. Il en va autrement pour les membres de la classe oisive qui s'imposent comme diktat l'abstention de tout travail productif en même temps qu'ils se font un devoir d'étaler leurs richesses dans leur recherche de distinction. L'exemption de toute tâche servile et la jouissance d'un confort convenable ont toujours caractérisé la noblesse, et la vie de loisir y apparaît toujours garante de haute civilisation. Peiner équivaldrait à se déshonorer puisque ce serait montrer sa misère traduite en termes de pauvreté et de sujétion. La dignité de la richesse appelle la dignité du loisir, rendant le travail incompatible avec une vie vertueuse.

Le loisir ostentatoire, lieu de prouesses, doit tout de même faire montre de preuves tangibles du mérite (médailles, décorations honorifiques, etc.) dans des résultats qui relèvent davantage de biens immatériels que matériels (arts, érudition, apprentissage de langues mortes ou de codes de bienséance, etc.). Les membres de la classe de loisir passent ainsi une bonne partie de leur temps hors de la vue d'autrui, mais ils ont le devoir d'étaler le raffinement de leurs goûts et de leurs talents, l'éloquence de leurs manières et de leur allure, autant d'éléments reconnaissables à leur absence d'application lucrative et répondant exclusivement à l'exigence d'une perte de temps manifeste.

Les femmes qui appartiennent à la classe de loisir jouissent, contrairement à toutes les autres, d'une exemption de travail manuel vu la noblesse de leur origine. Elles restent malgré tout, après celle de leur père, la propriété de leur mari. La gestion de la domesticité leur est généralement confiée, loisir qui verse parfois dans la corvée et qu'à ce titre refuse le maître. C'est par elles que s'affirme une classe oisive subsidiaire, chargée d'un loisir délégataire qui sert l'honorabilité de la classe oisive primaire. On exige des membres de cette classe non seulement la soumission, mais aussi les signes de l'intériorisation des règles de soumission. Les personnes dont l'affaire est le loisir par procuration vont de plus se charger de la consommation de biens par procuration, s'appliquant à l'aménagement de la résidence, à la nourriture et aux vêtements.

Les produits de la consommation de masse répondent à des nouveaux besoins issus du confort et de l'abondance, et ne sont pas, à ce titre, indispensables à la santé et à la vie. La logique de généralisation des pratiques ostentatoires relève du processus d'émulation présent dans toutes les sociétés. Cette logique veut que ce soit les membres de la classe jouissant d'un niveau plus élevé de crédit qui procurent aux membres de la classe inférieure le critère du convenable en matière de consommation.

Le gaspillage ostentatoire est une pratique historique. « Aussi, le besoin d'étaler des dépenses se trouvera toujours là à point nommé pour répondre aux accroissements de la production et du rendement et absorber le surplus des marchandises une fois satisfaits les besoins les plus élémentaires. » (Veblen, 1970, p. 74) L'auteur ajoute que, là où l'étalage somptuaire fait partie du style de vie, toute augmentation des possibilités de paiement d'un individu s'accompagne aussitôt d'un supplément proportionnel affecté à la dépense ostentatoire. Car, contrairement aux besoins élémentaires, les besoins spirituels sont indéfiniment extensibles.

Chez le commun prévaut l'adage « bon marché, mauvaise qualité ». Il en résulte une norme d'utilité qui considère au mieux comme passable ce qui rend un bon service matériel, et exige qu'on exhibe l'élément honorifique pour être pleinement acceptable. C'est ce que les producteurs d'articles de consommation, eux-mêmes soumis à la règle, ont compris. Dès que la condition économique le permet, les choix de consommation se tournent vers la plus-value honorifique. Ainsi les marchandises produites en série posent problème aux consommateurs. Ceux-ci se tournent plutôt vers des produits faits main, même s'ils sont parfois moins utiles, à moins qu'ils ne sombrent dans le toc. Avec la rareté, les objets gagnent en distinction pécuniaire et doivent en même temps, selon la règle, être coûteux et mal adaptés à leur usage apparent.

Veblen en arrive ici à l'un des éléments décisifs de sa démonstration touchant non seulement l'exemption de l'industrie, mais surtout le conservatisme qui caractérise la classe oisive. Cette démonstration requiert une certaine mise en contexte. Pour lui, la vie de l'homme en société est une lutte pour l'existence et donc un procès d'adaptation sélective. L'évolution de la structure sociale est un procès de sélection naturelle des institutions qui sont en retour de puissants facteurs de sélection.

[...] les institutions sont des habitudes mentales prédominantes, des façons très répandues de penser les rapports particuliers et les fonctions particulières de l'individu et de la société. (Veblen, 1970, p. 125)

La somme de toutes les institutions en vigueur à un moment donné définit le mode de vie et exprime une théorie dominante de la vie se réduisant en dernière analyse à un type de caractère. Les relations sociales d'aujourd'hui formeront les institutions de demain et perdureront jusqu'à ce que des circonstances nouvelles ne contraignent les gens à les changer. « L'évolution de la société, c'est en réalité un processus où les individus s'adaptent mentalement sous les pressions des circonstances. » (Veblen, 1970, p. 126)

Le progrès social est conçu comme un ajustement des façons de dépenser aux forces environnantes, ce qui constitue un procès infini.

Cependant, toute fraction ou classe qui sait l'un de ses intérêts essentiels à l'abri de cette contrainte mettra plus de temps à conformer ses opinions et son système de vie au nouvel ordre des choses, retardant d'autant le procès d'évolution. Cette position protégée est l'apanage de la classe désœuvrée face aux forces économiques qui tirent vers un rajustement.

Dans les sociétés industrielles, où les forces sont de nature essentiellement économique, la pression que le milieu exerce sur le groupe et le pousse à réajuster son mode de vie prend la forme d'exigences pécuniaires qui l'accablent. À l'abri des sursauts économiques, la classe de loisir reste dans ce cadre la plus intouchable et donc la plus foncièrement conservatrice. Ce conservatisme s'oppose à l'innovation qui se manifeste chez les classes inférieures. La classe oisive est ainsi, sur le plan du progrès social, pour le meilleur et pour le pire, un boulet pour la société puisqu'elle en retarde l'évolution, surtout que les dispositions qui s'y perpétuent font l'objet d'imitation par les autres classes. Les membres de la classe de loisir sont viscéralement inquiets, sinon systématiquement opposés, vis-à-vis de tout changement social significatif. Ils réagiront devant toute source de changement en affligeant les responsables d'une privation matérielle grave, remède connu à l'action sociale.

Élargissant la portée de sa thèse, Veblen se tourne en conclusion du côté des survivances modernes de la prouesse dans des domaines autres qu'économiques. L'être de l'industrie est d'un naturel pacifique, en ce qu'il a refoulé des propensions rebelles, alors que le membre de la classe de loisir est d'instinct prédateur. Pensons au rituel du duel, institution propre à cette classe dont on ne retrouve écho que chez les délinquants de bas étage. La férocité juvénile carbure à l'exploit jusqu'à ce qu'elle atteigne la maturité. L'enrégimentation de la jeunesse dans des organisations sportives en fait foi.

Les sports de toutes espèces portent le même caractère général, même si l'élément de destruction physique et d'efficacité dans la destruction n'est pas particulièrement visible. [...] On s'adonne aux sports quand on est d'une constitution spirituelle archaïque; autrement dit quand on éprouve un irrésistible penchant pour la rivalité et la quête de proie. (Veblen, 1970, p. 167)

Le sport est, selon lui, traversé par un tempérament essentiellement puéril et l'esprit sportif équivaut à un exploit téméraire. « S'adonner aux sports, c'est donc faire nettement preuve d'un arrêt dans le développement de la nature morale. » (Veblen, 1970, p. 168) La substance des sports est futilité, leur enjeu est simulacre. Comme au sein de toute rivalité, la stratégie et la fourberie, la dissimulation et l'intimidation y règnent immanquablement.

2.3.2 Lundberg: le loisir au cœur de l'organisation bourgeoise de la banlieue

L'ouvrage de Georges A. Lundberg, de Mirra Komarovsky et de Mary Alice McNerny, intitulé *Leisure: A Suburban Study* (1934), décrit l'emprise du loisir dans un environnement embourgeoisé. Le loisir est ainsi rattaché aux institutions constitutives de la banlieue américaine (famille, église, école, etc.), habitée par les classes moyennes disposant d'un bon salaire. L'état du développement des forces productives aux États-Unis, caractérisé par de forts gains de productivité et la réduction du temps de travail, requiert, selon les auteurs, que l'on problématise conjointement le travail et le loisir. Une réponse doit être apportée au problème de l'extension des pratiques récréatives, éducationnelles et artistiques et à celui de l'adéquation de l'offre de biens et de services de loisir à des comportements changeants. L'analyse de la faisabilité et de la désidérabilité de programmes publics issus des résultats de l'étude doit engager les éducateurs, les travailleurs sociaux ainsi que les leaders de la communauté.

1. *Les lieux de l'enquête*

Le demi-million de personnes qui habitent le comté de Westchester, territoire de 1165 km² situé à 20 kilomètres au nord de la ville de New York, est composé de salariés bien rémunérés qui font la navette quotidienne avec la métropole pour des raisons d'emploi ou qui y possèdent d'immenses maisons secondaires. L'absence de la grande industrie contribue à la préservation des beautés naturelles et se traduit par l'absence de zones de pauvreté.

2. *Typologie des équipements de loisir*

L'enquête fait ressortir un niveau élevé d'organisation centrée sur cet aspect de la vie généralement vu comme plutôt gratuit et spontané. Le nombre élevé de clubs et l'extension de leurs activités indiquent de plus que le loisir ne reste pas en périphérie de la vie de la population du comté mais en constitue un aspect essentiel. Notons également un lien de dépendance étroit entre le loisir et l'aspect pécuniaire (cotisations, coûts d'entrée, etc.).

3. *Profil des comportements de loisir*

L'analyse des résultats de 2460 entrevues individuelles donne lieu à l'établissement de profils comparés de comportement de loisir sur des périodes allant d'un jour à une année. Considérant que le loisir est conditionné chez les salariés par le temps d'obligation professionnelle, sa forme et son rythme doivent être observés en lien étroit avec les tâches professionnelles ou

scolaires (horaires quotidiens, congés, vacances). Le travailleur moyen de la région dispose ainsi annuellement de 85 jours hors travail: 52 dimanches, 52 samedis après-midi et 7 congés fériés. Concrètement, mis à part les ménagères et les ouvrières ainsi que les chômeurs, toutes les autres composantes des classes moyennes (cols blancs, travailleurs non qualifiés, cadres supérieurs et professionnels) ont sensiblement la même quantité de temps libre, soit autour de sept heures par jour. Ils partagent également une même conception, à savoir que les satisfactions majeures de la vie sont éprouvées une fois le sommeil acquis, le travail et les autres petites tâches obligatoires assumées. Huit activités accaparent 90% du loisir des classes moyennes: repas au restaurant, visites, lecture, divertissement public, sports, écoute de la radio, activités motorisées et activités de clubs. De manière générale, quand le temps de loisir augmente, la part du temps consacré aux repas pris au restaurant, la pratique des sports et des activités motorisées ainsi que l'écoute de la radio, diminuent, tandis que croissent les visites, la lecture et la fréquentation des clubs. Lorsque le revenu s'accroît, le profil ne change pas, bien que la qualité de chaque activité se trouve majorée.

4. L'organisation des loisirs

Les auteurs notent l'importance croissante des associations volontaires, formées de gens partageant les mêmes goûts et intérêts, comme institutions de loisir, à mesure que la maisonnée diminue son emprise sur ce domaine et que le voisinage cesse d'être le lieu privilégié de la sociabilité. Le contraste est toutefois flagrant entre la sur-organisation des quartiers riches et la sous-organisation des quartiers pauvres. Malgré leur importance, les divers clubs ne regroupent que la moitié de la population adulte du comté. Fait saillant d'une étude de cas menée sur une demi-douzaine de clubs, les ménagères issues des catégories les mieux nanties, qui consacrent en moyenne sept heures par semaine aux activités de leur club, forment dans cette banlieue la classe de loisir.

5. La famille et le loisir

La famille reste le lieu privilégié d'expérience du loisir. En fait, les rapports amoureux, du flirt au mariage puis à la garde des enfants, sont parsemés d'activités récréatives. La grandeur du logis et du terrain adjacent ainsi que le nombre d'équipements récréatifs qui s'y trouvent, dont des pièces de jeu pour les enfants et, depuis peu, pour les adultes, est corrélatif du revenu des ménages, mais surtout du type d'implantation générale de chaque banlieue. Le loisir des personnes composant les ménages varie suivant que la navette avec la ville commande une récréation de détente, que l'isolement de la journée conduise à la recherche d'activités plus vivantes ou que

le désœuvrement l'emporte. Ainsi, par importance, le banlieusard consacre son temps de loisir passé à la maison aux repas, à la lecture, aux visites, à l'écoute de la radio, au jardinage et à l'étude. Le loisir passé à l'extérieur couvre, par ordre décroissant, les visites, les sports, les repas, les activités motorisées, la fréquentation des places publiques, de l'église, du club, l'étude, la lecture et les activités artistiques. Une différence apparaît ici suivant la catégorie de revenu faisant permuer les visites avec les sorties au restaurant. Les banlieusardes passent leur loisir domestique, par importance, aux repas, à la lecture, aux visites, à l'écoute de la radio, aux activités artistiques et à l'étude, tandis qu'à l'extérieur de la maison, elles privilégient, par ordre décroissant, les visites, la fréquentation des places publiques, des clubs, les sports, la fréquentation de l'église, les activités motorisées, les activités artistiques et la lecture. En ce qui touche les enfants, une différence marquée caractérise le loisir des garçons et des filles, en ce que les premiers passent beaucoup plus de temps de loisirs hors du foyer.

6. *L'Église et le loisir*

Pendant des siècles, le milieu religieux fut le centre de la sociabilité, de la musique, du théâtre et des arts. Son dynamisme dans le domaine du loisir vient en grande partie du fait que son programme comporte des limitations strictes au travail et à l'existence matérielle. Dans le monde protestant, contrairement aux aires où préside le catholicisme, les différentes confessions n'ont pas exercé de frein sévère à l'émergence du loisir moderne. Leurs équipements et leurs infrastructures (salles de classe, cuisines, lieux d'assemblée, bibliothèques, salles de jeu, etc.) sont mis à partie depuis le tournant du xxe siècle pour soutenir l'action philanthropique et l'intervention auprès des jeunes. L'école du dimanche reste très courue, les parents, même non croyants, y trouvant un lieu d'éducation morale en même temps qu'une garderie.

7. *L'école et le loisir*

La valeur éducative s'avère très élevée chez les classes moyennes, par la formation qu'elle procure (scolaire et parascolaire), les possibilités d'emploi qu'elle apporte et le statut social qui en dérive. Le système scolaire occupe donc, dans l'organisation globale de la banlieue, une place prédominante, de surcroît motivée par le nombre élevé d'enfants. Rappelons que le mouvement pour la récréation est né du souci d'offrir un loisir sain aux jeunes et que c'est en débutant par les enfants que les restrictions puritaines vis-à-vis du jeu et du loisir furent d'abord relâchées. L'école joue un rôle structurant dans le loisir de trois manières. D'abord, par la formation ou la préparation au loisir, par le développement d'habitudes et de goûts.

Puis, elle constitue le terrain de jeu du cinquième de la population, proportion allant croissant à mesure que se prolonge la durée des études. Enfin, les équipements scolaires (gymnases, terrains de sport et d'athlétisme, bibliothèques et auditoriums), souvent de construction récente, sont largement mis à contribution pour le loisir de l'ensemble de la communauté. Notons enfin la position stratégique de l'école sur le plan des loisirs sportif, scientifique et culturel dans une banlieue résidentielle aisée.

8. L'art, l'expérience esthétique et le loisir

Les activités d'ordre artistique sont étroitement liées au loisir, que l'on conçoit souvent comme temps de création. La pratique artistique, entremêlée avec le jeu et les arts, est à l'origine partie prenante de rites à caractère spirituel. Avec la modernité, on note une recherche de l'art pour l'art, comme activité créative sans autre utilité concrète. Délaissant les arts pratiques, les gens se tournent vers les productions artistiques, et changent alors de position, en passant d'un statut de producteur à celui de consommateur. Dans l'architecture de la banlieue, ce sont dans les cours avant et arrière que les habitants expriment leur créativité. Pour sa part, la musique s'est démocratisée, le coût des instruments, pour les personnes de plus en plus nombreuses qui en jouent, et celui des productions musicales liées aux nouvelles technologies (disques, radio) étant de plus en plus abordables. Le cinéma connaît également dans le comté une forte croissance. Le théâtre et les salles de danse correspondent à des activités moins communes, mais plus prestigieuses.

9. L'éducation des adultes et la lecture

L'éducation permanente est le trait d'une société dont les besoins évoluent rapidement et qui requiert l'adaptation des individus. L'automation ne dispense pas de l'acquisition d'un savoir élargi qui déborde le seul plan professionnel et incite les individus à y consacrer un temps de loisir appréciable. L'érudition qui répond à la seule curiosité s'inscrit comme une activité de loisir. Elle poursuit généralement, bien que de manière indirecte, des fins plus utilitaires (intégration sociale des immigrants, avancement, augmentation de salaires, etc.). Les bibliothèques publiques et les patronages, s'ajoutant aux distributeurs commerciaux, ont favorisé l'accès aux livres, aux journaux et aux périodiques.

10. Responsabilité face au problème des loisirs

De tout temps, des philosophes ont indiqué à quel point le loisir édifiant pouvait être créatif et procurer des satisfactions légitimes, alors que

l'oisiveté conduisait aux vices et à la dégénérescence. Les contemporains qui mettent en œuvre les activités de loisir sont investis par les mêmes appréhensions. Considérant que le loisir est devenu affaire de masses, il quitte le strict domaine de la vie privée pour être soumis aux directives des pouvoirs publics qui se reconnaissent depuis peu une responsabilité dans ce domaine. La reconnaissance du loisir comme problème est également le résultat du fait que les enfants des générations urbaines sont privés de leurs terrains de jeux naturels, qu'on doit donc leur procurer des espaces artificiels, mais que leur nombre impose que leurs activités récréatives urbaines soient dirigées. Puis, dans la mesure où le travail s'avère productif mais monotone et que le temps qui lui est accordé diminue, cette préoccupation doit s'étendre aux travailleurs. L'engagement des pouvoirs publics est aussi requis par les retombées parfois négatives du loisir commercial. C'est sous ces conditions que le loisir est devenu un problème commun aussi important que l'éducation ou la santé publique. Il requiert une gouvernance publique forte et continue, toutefois restreinte aux domaines vitaux pour la communauté, dans lesquels les initiatives privées sont insuffisantes.

2.3.3 Hoggart: la tradition comme vecteur du loisir populaire

L'enquête de Richard Hoggart menée en 1957 sur *La culture du pauvre* offre une description de l'évolution de la vie quotidienne et des loisirs des classes populaires urbaines du nord-est industriel de l'Angleterre. Ses observations touchent tour à tour à l'organisation de l'habitat et aux déplacements, aux rythmes et aux lieux de travail et de loisir, aux cycles des âges de la vie et aux relations entre les sexes, à la structure familiale et à l'éducation des enfants, enfin à l'articulation des pratiques économiques et culturelles. Insatisfait d'une définition de la culture populaire articulée autour de caractéristiques purement négatives (défaut de motivation, manque d'intérêt, absence d'aspiration, dépossession culturelle, etc.), issues d'une catégorie de chercheurs ignorants de ses impulsions profondes, Hoggart, originaire de ce « milieu », déclare pouvoir décrire positivement un large spectre de pratiques. À la réflexion des intellectuels bourgeois qui donnent une image stigmatisante de la classe populaire du point de vue des mœurs (comportement orienté par les seuls instincts, nature brutale et primitive, dynamique collective animée par une douceur féminine, etc.), Hoggart oppose la compréhension par proximité et le portrait vivant d'une culture enracinée. Il démontre, au terme de son étude, que la culture populaire a résisté aux attaques homogénéisantes des médias et que les pratiques culturelles fondées sur la tradition trouvent encore une actualité criante.

Partie 1: l'ancien temps

1. La tradition orale

La culture populaire comprend son lot de superstitions formulées sous forme proverbiale dont l'ensemble ne va pas sans présenter des contradictions flagrantes.

Les aphorismes traditionnels du discours populaire ne sont jamais utilisés ou pensés comme les moments logiques d'un raisonnement ou d'une argumentation. (Hoggart, 1964, p. 59) [...] En réalité, ils [les membres de la classe populaire] s'abstiennent systématiquement de se poser en toute clarté la question de leur vérité ou de leur fausseté. (Hoggart, 1964, p. 62) Les classes populaires manifestent ainsi leur pouvoir spécifique de s'adapter au changement en assimilant de la nouveauté ce qui convient à leur ethos et en ignorant délibérément le reste. (Hoggart, 1964, p. 63) [...] Vivre au sein du milieu populaire, c'est, aujourd'hui encore, appartenir à une culture diffuse qui n'est pas moins contraignante et élaborée que celle qui caractérise les autres classes. (Hoggart, 1964, p. 63)

2. Le foyer et ses membres

Le foyer constitue le cœur des relations familiales et sociales. Est péché ce qui va à l'encontre du développement de la cellule familiale et de sa stabilité (avortement, absence de contribution à l'économie domestique, etc.). Cette cohérence est renforcée par une éthique fondée sur l'adage: «Qu'est-ce que les autres vont penser?» Ainsi, la plus grande part de temps libre d'un ménage populaire se passe chez soi. Ce repli sur la vie familiale apporte en son sein promiscuité affective et atmosphère grégaire autant que méfiance vis-à-vis de l'extérieur. Même une fois mariés, les enfants tardent à quitter définitivement la maison. Une bonne table est par ailleurs hautement considérée, se traduisant par des mets souvent plus copieux que subtils. Hoggart note une réticence générale à l'égard des restaurants, où s'entremêlent des considérations de qualité et de coût. La cuisine populaire est au cœur d'une sérénité de classe dont rend bien compte cet autre adage: «Tant qu'on a l'estomac bien garni, il n'y a pas à se plaindre.»

Cheville ouvrière de la famille, plus garante de l'unité familiale que le père, la mère est le pivot autour duquel est bâti le foyer qui constitue en retour son unique univers. Son orgueil s'enracine dans le fait que tant de gens dépendent d'elle. La dure vie quotidienne devient une routine dans laquelle elle s'enferme. Comme sa vie conjugale l'a isolée de ses amitiés de jeunesse, elle se limite à des rapports cordiaux de voisinage. La mère assume la gestion d'un budget extrêmement serré et en subit des pressions

supplémentaires. Elle gère également la fécondité. Ses responsabilités font qu'elle vieillit vite. Elle fréquente peu le médecin, préférant se fier aux conseils de ses proches. Dans l'ensemble, les ménagères d'âge mur se soignent mal, travaillent trop et trop longtemps, ne savent pas se détendre, ne dorment pas assez et ont un régime alimentaire mal équilibré. Leur grand plaisir est d'être servies à table, à l'occasion par leurs filles ou leur mari, ou mieux, mais plus rarement, d'être invitées à sortir. Pour leur part, les jeunes filles sont la cible facile de la consommation dirigée, puisqu'elles savent qu'elles devront bientôt tout sacrifier à la famille. « Si l'on ne rencontre presque jamais chez les femmes du peuple une nostalgie douloureuse de la liberté perdue, c'est qu'elles n'ont jamais pensé que l'adolescence fut autre chose qu'une récréation. » (Hoggart, 1964, p. 90) Ce caractère éphémère des moments vraiment ludiques entraîne, sur le plan de l'attitude, une permissivité élargie pour les enfants et les adolescents.

Patron de la maison, où il fait montre d'une contribution significative mais bien séparée dans l'ensemble des tâches domestiques, le père constitue le principal lien entre l'intérieur du foyer et le dehors, particulièrement par le biais d'un rapport pécuniaire. Maître chez lui, il entretient souvent une relation assez brutale avec la maisonnée, ce qui n'exclut pas l'affection. On craint et décrie ses sautes d'humeur, mais on le vénère pour sa force. Le père conserve une bonne part de la paye pour son divertissement et sa sociabilité personnelle (cigarettes, pari, alcool), seules dépenses qu'un ouvrier consacre à ses plaisirs. Tout comme leurs consœurs, les garçons acceptent le mariage et ses suites, dès la fin de l'adolescence, comme une chose normale.

3. *Le quartier*

Dès que l'on franchit le seuil du foyer, on entre dans l'espace du quartier, dont l'aménagement est généralement un peu sommaire et délaissé. On tombe toujours sur un terrain vague à proximité, ceinturé d'usines, qui sert de parc. La plupart des services, tels les magasins d'alimentation, font crédit. Dans bien des cas, l'échelle d'un seul quartier demeurera toute la vie le cadre des ménages, caractérisés par une faible amplitude de déplacements (pas de voyages, peu de vacances, itinéraires routiniers). Le réseau des relations sociales comprend les représentants d'organismes caritatifs installés dans le secteur, quelques festivités (fêtes nationales, armistices, etc.) célébrées suivant la saveur locale, et des cérémonies entourant la vie familiale : enterrements, mariages, incidents et, surtout, divers clubs de loisir. Les jeux des jeunes de 5 à 13 ans sont simples et n'exigent qu'un équipement restreint. Les sorties suivent le rythme des saisons : aventures, cueillette de fruits et de légumes, bains publics, visite d'un parc éloigné mais réputé. On fréquente la bibliothèque, surtout l'hiver, à la recherche de chaleur.

4. *La conscience de classe (eux et nous)*

La classe populaire aménage sa cohésion à travers un pouvoir d'exclusion de tout ce qui n'est pas restrictivement inséré dans le réseau familial élargi mais immédiat. Elle exprime une méfiance envers tout ce qui représente l'autorité extérieure : employeurs, gens aisés, fonctionnaires, policiers. D'ailleurs, les membres de la classe populaire hésitent souvent à devenir des contremaîtres ou des sous-officiers, car ils craignent qu'on ne les accuse d'être passés de l'autre côté. Comme le monde des emplois possibles se déploie pour eux horizontalement, la vie ne se présente pas comme une ascension et le travail n'en constitue pas l'élément le plus intéressant. Chez les plus de 35 ans, l'antagonisme eux/nous est renforcé par le souvenir de l'égoïsme de classe dont témoignèrent les autres classes au moment de la crise des années 1930. On assiste chez les jeunes à un repli sur soi, renforcé par les nouveaux divertissements, diminuant la hargne vis-à-vis d'autrui. La propriété, l'épargne et l'amour-propre ne procèdent pas tant du désir de s'élever et d'échapper à sa classe d'appartenance que de ne pas succomber aux pressions du milieu. Les ouvriers possèdent peu, mais ces possessions leur appartiennent en propre, fruit de leur travail. Les rapports entre les membres de la même classe dépassent l'amabilité : on doit se montrer serviable et toujours prêt à rendre service. La solidarité de classe ne prend cependant pas la figure d'un projet d'émancipation. Le sentiment de communauté est renforcé par la certitude d'appartenir irrévocablement au groupe, à la chaude sécurité que procure cette certitude et au recours toujours possible à l'aide du voisin.

Le rapport entre eux et nous se retrouve également dans deux autres institutions. D'abord, le sport professionnel, qui occupe une place aussi considérable que le sexe et le sang. Ce n'est pas qu'on mette en pratique l'adage sportif d'un esprit sain dans un corps sain, mais on trouve aux athlètes des qualités prisées telles l'audace, la force, l'adresse et la ruse. D'emblée, l'arbitre est vu comme le méchant. L'autre domaine est celui du destin individuel des membres royaux, appuyé par une publicité insistante.

5. *La morale*

L'argent et le pouvoir ne font pas le bonheur. Ce qui peut le faire, ce sont les rapports humains, l'affection familiale, l'amitié et la possibilité de bien s'amuser. Hoggart constate des attitudes ambivalentes, teintées à la fois de déférence et de méfiance, face à ceux qui s'engagent dans la vie politique et intellectuelle. Ces déviants sont admis tant qu'ils acceptent la règle de la classe. Car il existe au sein de la classe populaire une tendance au conformisme qui exerce ses contraintes. Un groupe populaire est caractérisé par un haut degré de fermeture. La capacité d'influence dans la

société étant restreinte, c'est vis-à-vis des autres membres de la classe que l'on exerce une surveillance. Les rapports langagiers entre congénères paraissent secs et brutaux du fait qu'on ne dispose pas du rythme et des modulations apaisantes courantes chez les autres classes. Il existe une résignation, qui exclut le fatalisme et l'idéalisme, voire qui peut être joyeuse, devant les difficultés de la vie. On constate en même temps le refus catégorique de s'humilier devant les autres. La classe populaire manifeste de la défiance devant l'enthousiasme patriotique et les devoirs civiques. Elle est par ailleurs porteuse d'une bonne dose de puritanisme : l'alcool y est admis mais rejeté s'il compromet l'avenir du ménage ; la vie sexuelle, dont les mœurs ne sont pas plus libres que dans les autres classes, est simplement cachée et les premières expériences se font plus tôt. Dans un autre registre, la classe populaire a le goût du concret, de la présence directe, et est animée d'un ethos fondé sur le réalisme. En politique, elle se distingue par un pragmatisme criant, leur quotidien et les exigences immédiates permettant à très peu de membres de se hausser à la compréhension des affaires publiques ou internationales. Elle ne fait pas reposer le jugement sur des idéaux, mais sur des qualités concrètes (droiture, gentillesse, franchise, simplicité). De sorte qu'elle peut être aisément trompée, en faisant appel aux valeurs qui sont les siennes, dans certains domaines (politique, consommation) malgré son bon jugement dans les relations humaines.

6. *La religion*

Les membres de la classe populaire présentent une religiosité élémentaire, plus fortement portée vers les églises dissidentes animées par des pasteurs issus du peuple, peu éduqués comparativement à ceux de l'Église anglicane, et moins franchement de l'autre côté. On fait preuve à leur égard d'un cynisme jovial. L'église et la chapelle sont le théâtre de leurs spectacles, rares, mais mémorables. La croyance s'affirme avec l'âge. L'image qu'on se fait de l'autre vie est celle d'un repos mérité. Les leçons du Christ leur semblent les plus avisées pour le genre de vie communautaire qu'ils mènent.

7. *L'art*

L'art populaire montre plus qu'il n'analyse et met en scène des éléments connus. Les feuilletons radio qui situent leur intrigue dans un cadre physique bourgeois doivent leur succès non pas au snobisme du peuple, mais à son goût pour les affaires domestiques. La passion, qui pousserait irrémédiablement l'individu, n'est jamais élevée au-dessus de la vie familiale heureuse et rangée. Dans les journaux féminins, on parle des

problèmes quotidiens, des personnes qui les surmontent, des remèdes à employer, des espoirs à fonder (horoscope), sur fond de stabilité du foyer.

8. *La bonne vie*

Les joies sont vécues au jour le jour selon le destin et la chance, sans trop de prévisions et de possibilités sur le plan budgétaire. Une philosophie qui rend compte de la prodigalité dans les dépenses superflues et d'un ordre de priorité différent affecté sur le plan des dépenses vis-à-vis des autres classes: les petits plaisirs de la vie (boire, fumer) l'emportent sur les nécessités urgentes et les gestes spontanés sont élevés au rang de coutumes (visites du dimanche). La classe populaire fait montre d'un hédonisme qui accepte sa condition et oublie ses soucis. S'y trouve cependant un goût manifeste pour les jeux d'argent; à l'occasion, on se permet des fantaisies. « Dans une vie dominée par les contraintes extérieures, les témoignages les plus infimes de la liberté de choisir prennent une valeur symbolique. » (Hoggart, 1964, p. 191) Le goût populaire de l'exubérance s'exprime dans toutes les formes de récréation (arts plastiques et décoratifs, chansons, etc.), par une débauche de détails ornementaux et une extravagance baroque. Presque tous les divertissements populaires sont des plaisirs de foule, désordonnés et grouillants.

9. *Le club*

Depuis le milieu du XIX^e siècle s'est implantée la tradition du club dont le but est de distraire et d'éduquer les travailleurs par la conversation et la lecture. En fait, on y va surtout en semaine ou quand on n'a plus un sou, fréquentant davantage le pub la fin de semaine et lorsque l'on dispose d'un peu plus d'argent. On s'y retrouve pour jouer aux fléchettes, au billard, aux cartes ou aux dominos. L'animation des clubs tourne autour de chansons puisées à un répertoire précis, soutenu par des chorales et des orchestres locaux. Peu de jeunes fréquentent les clubs ouvriers, boudant leur atmosphère pesante au profit des boîtes de nuit.

Partie 2: transformations et impacts des médias sur la culture populaire

Hoggart aborde, dans la seconde partie de son ouvrage, le choc de la rencontre entre la culture traditionnelle et la culture de masse. L'augmentation du confort matériel et la démocratisation sont perçues comme de véritables progrès. Mais c'est du côté des divertissements que la pénétration des nouvelles attitudes est la plus grande, encore qu'elle demeure partielle.

1. De la tolérance à la complaisance

La constellation d'attitudes typiquement populaires se composait de réalisme, de tolérance désabusée, de pragmatisme, de fatalisme, d'humanisme diffus et du refus de la discussion systématique. C'est par la grande presse qu'une morale de la complaisance universelle a été introduite dans l'esprit des gens du peuple : les interdits anciens n'ont plus cours, la science a remplacé la religion, la psychologie a autorisé toutes les tolérances qu'on peut définir comme l'abstention de tout jugement envers autrui ainsi que le refus de la responsabilité et du risque.

2. De la participation au conformisme

La grande presse a perverti les mœurs et nivelé le niveau culturel par le bas. Par son dénigrement de l'intellectualisme et le recours à de nombreux stéréotypes, elle cherche à satisfaire les envies de l'homme sans qualité. En fait, les produits culturels se sont substitués à l'éducation populaire. Le conformisme associé aux médias de masse atteint toutefois rapidement ses limites à la rencontre des membres de la culture populaire, qui « acceptent sans difficulté les formes de délassement ou de divertissement que leur offre la société où ils vivent, mais sans se laisser fasciner par le spectacle ou manifester le moindre respect pour cette société. » (Hoggart, 1964, p. 332) L'effet global relève davantage de l'anonymat que de l'uniformité. La culture populaire est dynamique, et au contact des médias de masse elle se recrée.

3. Du goût du présent à l'exaltation du nouveau

La classe populaire ne possédant pas un sentiment assuré du passé, les nouvelles générations qui en sont issues, courtisées par le modèle bourgeois, tendent à se faire imposer des styles et des modes. Étant supposées être constamment en état de bien-être, elles oublient que cet état est différentiel par rapport à un état de manque, et vont jusqu'à perdre le sens du bien-être. Mais en dépit de la quantité croissante de divertissements standardisés que l'industrie déverse sur le marché, le goût populaire de l'expression personnelle survit dans le bricolage et dans certaines activités de loisir créateur.

2.3.4 Lalive d'Épinay : sous-cultures et pratiques de loisir

Pour Christian Lalive d'Épinay et son équipe, le système de production déborde le champ économique vers le champ culturel, en ce sens où l'ensemble des manières de penser et d'être est largement façonné par la

perspective productiviste. Marqué selon eux par les mêmes inégalités, «le vaste et apparemment informe champ des loisirs est organisé selon la logique de l'ordre de la production». (Lalive d'Épinay, 1983, p. 80-81) L'accent de la recherche intitulée *Temps libre, culture de masse et culture de classes aujourd'hui* (1985) porte ainsi sur les principaux éléments qui président à la construction de la structure sociale des sociétés industrielles (âge, genre, espace urbain/rural, classe sociale) déterminant l'ordre du loisir. Ils distinguent d'abord les détenteurs et gestionnaires de capital des salariés qui ne disposent que de leur force de travail. Chez ces derniers, on distingue autant de sous-classes qu'il existe de modes de rétribution : selon un salaire proprement dit, selon des honoraires caractérisant les professions libérales dont les représentants possèdent leurs moyens de production, selon les bénéfices provenant de la vente de produits artisanaux et enfin selon les bénéfices provenant du commerce.

Deux interrogations guident l'étude des relations structurelles de loisir, ayant trait au lieu où s'opère la discrimination sociale relativement à l'accès au domaine du loisir et à la manière dont chaque classe charge ses loisirs de significations particulières et y trouve la satisfaction d'un besoin spécifique qui rend compte de valeurs. Différents facteurs sont pris en considération pour y répondre, soit la localisation spatiale du loisir (associé à l'occupation résidentielle ou non) et le type d'environnement spatial (ville, banlieue, campagne), l'attitude de l'acteur selon qu'il prend l'initiative ou est l'objet de l'activité, et la fonction de l'activité, suivant qu'elle vise l'obtention d'informations, la recherche d'expressivité ou le désir d'interaction.

Il ressort de l'enquête que trois césures caractérisent la stratification sociale des pratiques de loisir. La première concerne l'écart entre les cols blancs et les ouvriers, c'est-à-dire entre les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels, ces derniers pratiquant moins de loisirs d'expression (art, gymnastique, etc.) que les premiers. La deuxième césure touche au monde de la qualification et oppose les ouvriers et employés aux cadres et gens de professions libérales. Dans le premier cas, travail et loisir sont fortement distincts, alors que dans le second la cloison entre ces deux champs s'amincit significativement. Enfin, la troisième césure sépare radicalement les classes laborieuses et moyennes des classes supérieures, chez qui toutes les activités peuvent constamment être choisies, mais où l'on prise particulièrement les spectacles nobles et détient un monopole sur certaines pratiques, notamment l'équitation, le cyclisme, l'écriture et les collections.

Lorsqu'on tient compte de l'insertion professionnelle des femmes et que l'on isole les ménagères, deux césures supplémentaires s'imposent. D'abord, entre les hommes et les femmes actives, les femmes actives non mariées versant moins du côté des activités familiales et davantage du côté

de spectacles nobles et d'un loisir exigeant. Puis, entre le groupe formé des hommes actifs et des femmes actives qui fréquentent les restaurants, le cinéma, les clubs ou s'inscrivent à des cours et à des conférences, et les ménagères, qui sont systématiquement en retrait de la vie de loisir.

Les auteurs notent également qu'avec la croissance économique, il y a élévation du niveau de vie et mutation du producteur en consommateur, bref que surgit au sein des sociétés industrielles avancées la culture, dont le loisir, de masse. Trois procédures sont rattachées à cette généralisation : l'intégration au marché de toutes les catégories de la population (prolétaires, enfants, personnes âgées) ; l'extension de l'emprise économique jusque dans la vie privée, faisant de toute pratique ludique un objet de commerce ; l'association de la croissance à la définition économique de l'individu comme être de besoins doté d'une essence mercantile. Avec la culture de masse, la gratuité, le domaine privé et l'unicité cèdent au payant, au public et à la série. Cette dynamique conduit à l'offre de produits standard destinés à des individus moyens. Elle prend donc appui sur les classes moyennes et assujettit les individus à un rôle de consommateur/voyeur dû à l'absence de contact avec les producteurs.

Par-delà la circonscription de la culture de masse, les auteurs s'attendent à définir une typologie des sous-cultures, à partir des critères que sont l'espace de vie (urbain ou non), la teneur de l'activité (instrumentale ou expressive), les formes de sociabilité (de masse ou fusionnelle), la spécialisation ou la globalité (selon le lien établi entre corps et esprit). Quatre groupes ressortent de cette typologie, soient les jeunes, caractérisés par le nomadisme culturel, les vieux, qui ont une tendance au repli culturel, les femmes cadres s'adonnant à des loisirs nobles et les hommes des classes populaires dont la pratique de loisir est à la fois intensive et routinière.

Sur le plan des rapports entre travail et loisir chez les diverses classes sociales, que l'on appréhende à partir de la satisfaction au travail, défini selon des éléments intrinsèques au travail (réalisation de soi) et extrinsèques (possibilité d'avancement), trois hypothèses sont avancées : le choix de loisir équivaut à une compensation vis-à-vis des obligations du travail ; il y a surdétermination du travail sur le loisir où les mêmes règles ont cours ; il y a indépendance des deux domaines.

Ce sont les femmes actives qui souffrent le plus du manque de temps, malaise qui s'affirme à mesure que l'on descend dans l'échelle sociale. Les hommes connaissent plutôt le phénomène inverse. De manière générale, la satisfaction au travail et l'investissement dans le travail s'accroissent avec l'élévation dans la structure sociale. Il y a séparation nette entre travail et loisir, et renoncement possible au travail, plus fréquemment en milieu populaire. Les frontières sont floues entre travail et loisir chez les classes supérieures.

On privilégie au sein de la culture populaire l'espace du voisinage et les activités expressives. Il n'existe pas de capital en talents mais une grande gratuité. S'y manifeste une réticence flagrante vis-à-vis du projet culturel proposé qui se résume en quelques interrogations : Pourquoi pratiquer des sports si le travail est déjà physique ? Pourquoi s'investir dans la haute culture si on ne fréquente personne avec qui échanger à ce niveau ? Pourquoi mettre en œuvre un projet éducatif s'il n'existe aucune possibilité d'avancement ? Ainsi, la rationalité générale appliquée au loisir concerne la multiplicité des pratiques, la gratuité, la mobilisation générale du corps et de l'esprit, l'investissement dans la relation à autrui et la quête d'expressivité.

Les membres de la bourgeoisie conçoivent une culture au sens de modèle universel de comportement. La pratique à laquelle ils se réfèrent est fondée sur la différenciation entre corps et esprit suivant une spécialisation fonctionnelle. S'y déploie également un projet de capitalisation. Il y a imbrication des activités de travail et de loisir qui ne repose pas sur le métier mais sur le rang. L'idéal de la jeunesse possède une grande valeur, et c'est pour quoi on tente de préserver le corps et la vitalité de l'esprit.

En ce qui a trait aux aspirations au loisir, on note un taux constant chez les 15-50 ans, puis une chute après cet âge. Ces aspirations sont plus fortes chez les femmes actives que chez les hommes ou les ménagères, qui sont à peu près équivalentes. On observe le plus haut taux d'aspiration au loisir chez les classes moyennes, contribuant à dynamiser la culture de masse, alors que la culture élitaire s'en émancipe et la culture populaire y résiste. Le niveau le plus faible d'aspiration est donc constaté chez les classes ouvrières, les classes supérieures et les agriculteurs.

2.4 THÉMATIQUES PRIVILÉGIÉES ET DÉFINITION DU « LOISIR »

Veblen pose la question de la place et de la valeur de la classe de loisir prise comme facteur économique de la vie moderne. Il s'intéresse plus particulièrement à l'origine de cette institution et au parcours qui lui a donné ses caractéristiques propres, portrait complété par l'ajout de traits de la vie sociale non spécifiquement économiques. S'inspirant d'observations ethnologiques, sa perspective historique repose sur des lois immanentes de l'évolution. Il insiste sur le fait qu'au-dessus de certains seuils de confort la consommation passe d'une logique utilitaire à une logique de distinction.

Les États-Unis de la fin du XIX^e siècle témoignent à ses yeux de la dynamique qu'il a mise à jour. Le loisir de la haute bourgeoisie de l'époque passe par l'érudition et la culture de qualités esthétiques dont l'acquisition répond aux normes du loisir ostentatoire. La tenue de fêtes somptueuses, qui procèdent de la consommation de biens par procuration et de

coûteux efforts accomplis en matière d'étiquette, sert surtout le dessein de s'avantager. Postulant un phénomène d'émulation, il constate l'avatar de cette disposition chez la petite bourgeoisie habitant la banlieue résidentielle, où seule l'épouse accomplit les devoirs de loisir et de consommation à titre de tâches subsidiaires, le maître de maison ne pouvant exercer directement ces fonctions, affairé à gagner sa vie et celle de la maisonnée, mais continuant de les financer pour conserver et accroître le prestige dont il s'entoure.

Le terme de loisir exprime chez Veblen la consommation improductive du temps qui tient à l'indignité du travail productif et témoigne de la possibilité de s'offrir une vie d'oisiveté calquée sur le modèle aristocratique. Si le privilège du loisir est la marque essentielle de la noblesse, les comportements qui en traduisent l'exercice concret tendent à servir de lignes directrices pour les membres des autres classes de la société. En procédant à cette dénonciation des mœurs de la bourgeoisie triomphante, Veblen insiste sur la rivalité puérile d'individus en quête d'argent et de gloire, besoins jamais satisfaits puisqu'ils se mesurent à la richesse et à l'honneur d'autrui. À l'abri des pressions financières qui la contraindraient à changer ses façons d'agir et de penser, la classe de loisir sclérose la société de son conservatisme et de ses dépenses futiles.

Sans détour, Lundberg et ses collègues étalent quant à eux ce modèle petit-bourgeois, caractérisant les aspirations des classes moyennes, qui préside à l'organisation globale du loisir dans la banlieue récréative : 1) une gouvernance éclairée, qui fait du loisir un problème aussi important que l'éducation et la santé publique, qui sait harmoniser les initiatives privées et publiques, en encadrant étroitement les entreprises strictement commerciales, et ponctuer le calendrier par de grands événements publics et patriotiques ; 2) un cadre naturel, protégé par une série de dispositions législatives et des emprises publiques considérables ; 3) un transport efficace pour assurer la mobilité nécessaire, entre autres pour accéder à la grande ville qui procure le travail ; 4) des infrastructures et des équipements abondants et diversifiés permettant la pratique d'activités de plein air et intérieures suivant une distribution régulière dans la journée, la semaine et l'année ; 5) une reconnaissance du rôle central de la cellule familiale dans les activités de loisir, renforcé par un type d'implantation au sol (maisons imposantes, cours arrières vastes, équipements récréatifs minimum) ; 6) une intervention déterminante des associations volontaires dans l'organisation du loisir autour de clubs dont la hiérarchie équivaut à la gradation de toutes les catégories de la population et dont l'action va bien au-delà des services aux membres, jouant à ce titre un rôle semi-public ; 7) une meilleure connaissance de la stratification sociale suivant les catégories de revenus et les occupations de façon à éclairer la composition de

l'offre d'activités; 8) une offre consolidée de loisir de l'Église, dont les diverses confessions, en concurrence pour le marché des fidèles, sont considérées comme autant d'intervenants actifs; 9) un rôle pivot de l'école sur le plan de la cohésion de la communauté, à travers la préparation au loisir, la mise à la disposition de ses infrastructures et l'organisation d'activités parascolaires; 10) une mise à contribution de l'art et de l'éducation des adultes au processus de socialisation.

Hoggart suit dans son livre l'évolution de la culture populaire sur quatre décennies, soit de 1920 à 1960, analyse le style de vie qui y a cours et les valeurs qui commandent ses divertissements. Il entend montrer comment les attitudes modernes, produit du mode de vie urbain qui caractérise l'Angleterre à partir des années 1830, se superposent, sans les réduire pour autant à néant, aux attitudes anciennes, héritées de la campagne. Il aborde la question de l'identité de la culture populaire à la fois par un critère objectif et un critère d'impression subjective (eux/nous). Le seul revenu ne permet guère de tracer une frontière entre les ouvriers et les couches voisines de la stratification sociale. L'usage de codes de communication, reposant sur des valeurs convenues, permet d'en mieux saisir l'étendue. Il s'intéresse particulièrement à l'impact des médias de masse sur l'ensemble des comportements culturels issus de la tradition.

Appliquant une sociologie compréhensive, il remarque que la classe populaire a acquis, au cours de la période étudiée, un pouvoir de pression dans le domaine politique ainsi qu'une plus grande part dans la distribution des biens. Il constate la disparition du sentiment qu'éprouvaient les ouvriers d'appartenir à une classe inférieure. Il note de plus qu'à partir des forces agissantes sur la transformation des attitudes, l'évolution sociale avance vers une plus grande indifférenciation culturelle entre les classes. Il conclut cependant à la persistance des résistances de la culture populaire aux pressions de la culture de masse. Le poids de l'industrie culturelle, dans le domaine des imprimés du moins (romans d'évasion, illustrés, journaux à scandales, magazines bon marché), est surestimé par rapport à la survivance de pratiques instituées au sein de la classe populaire. L'impact est plus partiel, plus lent et plus progressif qu'on ne le croit. L'expression culturelle de cette classe ne se limite pas à la littérature consommée, mais repose sur une histoire.

Comme Lalive d'Épinay et son équipe le montrent dans leur étude, le loisir renvoie à une stratification sociale au sens de positions différentielles qu'occupent les individus dans la structure de production et le système de consommation, plaçant le travail et le loisir dans des rapports précis. Soit d'une part une situation où travail et loisir se confondent, telle chez les rentiers, les producteurs indépendants, les hauts dirigeants du secteur

public ou privé, les artistes, voire les militants, faisant reposer le loisir sur la distinction et le prestige personnel. Soit encore une situation où travail et loisir s'opposent radicalement, tel chez la majorité des salariés, notamment les syndiqués, donnant au loisir la figure d'une compensation. Soit enfin une situation où les revenus insuffisants de travail privent l'individu d'un exercice réel du loisir, tel chez les bas salariés et les travailleurs précaires. Ainsi les pratiques de loisir varient suivant qu'elles fusionnent avec le travail, qu'elles occupent un espace-temps interstitiel dans le déroulement du travail ou qu'elles demeurent un horizon auquel une mauvaise situation professionnelle interdit l'accès.

Poussant plus loin leur sous-catégorisation, les auteurs débouchent sur une série de constats : en ce qui touche l'âge, le loisir diffère chez les jeunes, les adultes et les personnes âgées ; du point de vue du lieu de résidence, il est modulé selon que l'on vive en ville ou à la campagne ; en ce qui a trait au genre, le loisir varie suivant trois groupes : hommes, femmes actives et ménagères. Bref, deux populations se distinguent : celle où la pratique du loisir renvoie à l'âge (jeunes/vieux), au sein de laquelle la différence de classe s'estompe, et celle d'une troisième population (adulte) où l'âge importe peu mais où le genre domine. Ainsi, le loisir ne s'avère être le monopole d'aucun groupe social et les membres d'un même groupe n'ont pas tous les mêmes loisirs. De telle sorte que « si la structure sociale se reproduit dans la sphère des loisirs, elle ne le fait jamais mécaniquement, mais toujours de manière tendancielle et probabiliste ». (Lalive d'Épinay, 1983, p. 83)

Trois thématiques essentielles traversent le corpus de la sociologie du loisir. Elles concernent d'une part, le rapport qu'entretient le niveau de vie avec le genre de vie, en ce sens où les variations du niveau de vie entraînent des modifications dans la structure de la consommation. Elles recouvrent d'autre part, la signification qu'attachent les individus à leurs actions en référence à une éthique. En somme, les deux grandes dimensions du loisir se rencontrent à l'intersection d'une condition socio-économique sur la base de laquelle les individus font des choix qui répondent à leurs moyens et des préférences qui opèrent un tri dans les activités selon des valeurs affinitaires et certaines aspirations.

1. Les comportements de loisir renvoient d'abord à la position qu'occupent les individus dans la structure de production, selon qu'ils sont affranchis de la condition salariale, qu'ils connaissent une certaine ascension dans le marché du travail ou qu'ils sont confinés au bas de l'échelle, voire carrément exclus du marché du travail. D'un point de vue idéal typique, on peut décrire ces comportements comme relevant dans l'ordre du type aristocratique, du type bourgeois et du type populaire.

2. Les valorisations spécifiques du couple travail/loisir sur lesquelles ces comportements reposent diffèrent grandement. Le type aristocratique se distingue par l'absence d'opposition entre travail et loisir. N'étant pas contraints au travail, les individus qui endossent ce comportement type s'astreignent néanmoins à un loisir exigeant conforme aux codes de l'ostentation, c'est-à-dire de la rivalité pécuniaire. Le type bourgeois se démarque par une opposition radicale entre le travail et le loisir, la cloison érigée entre ces deux domaines d'activités étant assez étanche et leur pratique, bien segmentée dans le temps et l'espace. Cette opposition traduit en fait une adhésion première aux valeurs du travail et une conception instrumentale du loisir dans le cadre duquel les individus qui manifestent ce comportement type recherchent une récompense jugée méritée en s'adonnant allègrement à la consommation. Le type populaire se caractérise par l'absence de reconnaissance des attraits prêtés habituellement au travail comme au loisir, conduisant les individus qui adoptent ce comportement type à un désintéret et à un dédain vis-à-vis de ces deux domaines, leur préférant les valeurs traditionnelles tournant autour de la vie familiale, qui réfutent autant l'ostentation que la consommation de masse.
3. Ces comportements couvrent enfin des modes de dépense spécifiques. Dans le premier cas, les coffres étant garnis au prix d'un labeur très modéré, on dépense typiquement sans compter, mais en affectant des signes de l'opulence, la consommation de luxe ou inutile. Dans le deuxième cas, le coussin financier étant variable et l'effort pour le consolider relativement élevé, on dépense typiquement plus ou moins modérément selon une part du budget fixée. Enfin, dans le dernier cas, les économies étant rares et minces, et l'effort pour les réaliser apparaissant comme creux et démesuré, on dépense typiquement le moins possible.

La stratification sur laquelle débouche cette typologie de comportements de loisir s'enracine visiblement dans la sphère de la production. Elle est toutefois également déterminée par les pratiques de consommation qui se fondent à la fois sur des capacités financières et des valorisations d'ordre éthique. C'est, selon nous, le propre du loisir que d'allier des considérations matérielles et spirituelles incarnant respectivement des valeurs économiques et culturelles².

2. Ces comportements types se retrouvent par ailleurs intégralement chez un auteur tel Parker (1983) bien que sous une autre appellation. Ce dernier décrit le modèle extensif, caractérisé par l'absence de séparation nette entre travail

TABLEAU 7
Figure et fondement des comportements types de loisir
dans les sociétés industrielles

Comportement type	Figure	Fondement		
		Position dans struct. prod.	Valorisation travail/loisir	Perspective de dépenses
Aristocratique	Ostentation	Émancipation de la condition salariale (rentiers)	Absence d'opposition entre travail et loisir	Sans compter
Bourgeois	Consommation de masse	Ascension dans le marché du travail	Forte opposition entre travail et loisir	Accordée au budget
Populaire	Tradition	Confinement au bas de l'échelle, voire exclusion du marché du travail	Dédain du travail et du loisir (consommatoire)	Minimale

À la lumière de son ancrage épistémologique, des catégories d'analyse qu'elle puise à l'économie politique, l'amenant à poser le problème de la stratification sociale et du contenu des valeurs, de la teneur des travaux parmi les plus marquants des sociologues du loisir et des thématiques centrales issues de ce corpus, on peut maintenant cerner notre second objet. Le « loisir » se définit comme *l'ensemble des pratiques différenciées de mise en valeur des richesses accumulées qui s'incarnent dans des modèles culturels de dépenses.*

2.5 ENJEUX SOCIAUX CENTRAUX

Dans la mesure où le loisir doit sa logique à trois comportements types fondamentaux qui s'ancrent à la fois dans le champ économique et culturel, les enjeux sociaux qui l'entourent concernent l'évolution de ces modèles comportementaux, alors que change la dynamique économique et culturelle. Les enjeux sociaux que soulève ainsi la sociologie du loisir ont trait à la capacité des élites à insuffler de nouvelles formes dignes de loisir, au danger que représente le conformisme issu de la démocratisation du loisir pour le renouvellement des pratiques culturelles, concernant

et loisir, le modèle oppositionnel, marqué par une opposition claire, et le modèle neutre, sans préférence apparente, où une distinction existe mais sans polarisation.

notamment leurs aspects non matériels, et à l'incertitude quant à la persistance de traits culturels relevant de la tradition.

1. L'éthique promue par la classe de loisir comprend à la fois le dédain du travail et le respect de valeurs élevées. À l'indignité du travail correspond la distinction du loisir saturé d'activités et orienté vers la réalisation d'exploits devant être reconnus, ces performances se situant hors de la sphère directement productive, du côté des arts et de la culture. Signalons qu'une bonne partie de la mise en scène de ces exploits est consentie au respect des convenances. L'ostentation sur laquelle l'analyse de Veblen insiste définit une situation où plus l'écart à la nécessité est marqué, plus le rapport à la fortune est présumé étroit. De sorte que le loisir caractérise une classe à l'abri du besoin et entièrement tournée vers la quête de prestige et la mise en scène de sa richesse.

Comme les valeurs de la classe de loisir se mesurent à sa toise et que son train de vie fixe la norme d'honorabilité pour la société entière, l'assise essentielle du bon renom traversant toutes les classes reste, dans la société industrielle, la puissance pécuniaire. Le moyen de briller en ce domaine, et par là de conserver ou d'améliorer sa réputation, c'est d'avoir du loisir et de la consommation pour la montre. On valorisera davantage tantôt la consommation, tantôt le loisir, selon ce que les mœurs associent à la puissance et ce que les modes rattachent à la recherche d'estime. L'évolution culturelle ne suit toutefois pas un cours prévisible et, partant de la classe de loisir, la diffusion des modèles de comportement varie selon les fossés plus ou moins larges qui séparent les classes.

C'est à cette classe qu'il revient de déterminer, d'une façon générale, quel mode de vie la société doit tenir pour recevable ou générateur de considération; c'est aussi son rôle de promouvoir par le précepte et par l'exemple le plan de relèvement social sous sa forme la plus haute et la plus idéale. (Veblen, 1970, p. 69)

La condamnation de Veblen n'est cependant pas sans équivoque. Si la classe de loisir pousse les classes inférieures au conservatisme et entrave directement l'évolution culturelle par son inertie propre, tant par son impact sur la structure sociale que sur le caractère des individus, elle demeure l'institution privilégiée d'éclosion de nouvelles pratiques culturelles. Pour improductif et ostentatoire qu'il soit, le loisir constitue le fondement de la

dynamique culturelle. Ainsi, la question de la capacité des élites à insuffler des formes saines et édifiantes de loisir reste ouverte et constitue un enjeu social important.

2. Les besoins physiques d'un être humain sont inextricablement rattachés à ses désirs psychologiques. L'insatiabilité de ces derniers est reconnue dans une société où la consommation est en bonne partie ostentatoire. C'est pourquoi la pauvreté est définie non pas comme manque absolu, mais comme écart entre les désirs-nécessités et la capacité de les assouvir. On retrouve d'ailleurs peu de pauvres dans certaines sociétés où le confort matériel est bas. L'élévation du pouvoir d'achat, qui donne accès à la consommation de masse, doit donc s'accompagner d'une éducation des désirs, des goûts et des idéaux. Lundberg estime qu'il doit être fait en sorte que les individus s'adaptent à un ordre social désiré, ce qui nécessite deux phases: la manipulation de l'environnement et le conditionnement de l'individu aux désirs et aux goûts compatibles avec les limitations connues d'autres facteurs. L'enjeu social concerne ici non pas le seuil minimum de revenu à accorder aux individus, mais les standards sociaux qui permettent la reconnaissance.

L'organisation bourgeoise du loisir se caractérise également par un processus d'individuation et de privatisation. D'abord, les activités de loisir s'inscrivent dans la sphère privée, considérant un procès historique de valorisation de l'individu. Puis, elles sont promues par les institutions de la sphère privée: famille, entreprises, église, associations volontaires. Enfin, les entrepreneurs en loisir parviennent à manipuler les individus jusque chez eux, encourageant le narcissisme. Le domicile l'emporte donc progressivement sur la place publique comme lieu privilégié de pratique de loisir, repli qui peut poser problème dans la mesure où les individus qui ne trouvent pas dans le travail un lieu de socialisation active risquent de tarir leurs compétences sociales.

3. Hérités de la campagne, où ils sont encore bien vivants, et transposés en milieu urbain, où ils subissent les pressions de la consommation de masse, les traits persistants de la tradition (désinvolture par rapport au monde du travail et distanciation face au loisir de masse; tolérance fondée sur la charité; intensité des relations familiales et de voisinage et authenticité des sentiments qui accompagnent la maladie, la naissance et la mort) sont constamment menacés par les bouleversements économiques et culturels susceptibles d'effacer toute trace d'enracinement profond, actualisé par la manifestation tangible et renouvelée

d'un héritage, et de compromettre l'existence de réseaux de proximité qui ont démontré leur capacité de résistance aux tumultes de l'histoire et sans lesquels les individus les plus démunis courent les plus graves dangers. Expriment son point de vue là-dessus il y a plus de 40 ans, Hoggart reste malgré tout optimiste.

Même si les formes modernes du loisir encouragent parmi les gens du peuple des attitudes que l'on est en droit de juger néfastes, il est certain que des pans entiers de la vie quotidienne restent à l'abri de ces changements. (Hoggart, 1964, p. 379)

2.6 CONCLUSION

La sociologie du loisir s'engage sur la voie tracée par l'école sociologique allemande dont l'intérêt s'est fortement centré sur l'analyse de l'action et de la stratification sociales dans des contextes historiques, soit les déterminants sociaux et culturels de la vie économique. Cela s'affirme depuis les analyses de Ferdinand Tönnies sur les traits historiques qu'adoptent respectivement *Communauté et société* (1887) jusqu'aux *Problèmes de la philosophie de l'histoire* (1892) relevés par Georg Simmel, de l'étude des *Partis politiques* (1911) de Robert Michels au portrait du *Bourgeois* (1913) de Werner Sombart, de la distinction entre actions logiques et non logiques et la circulation des élites dans le *Traité de sociologie générale* (1916) de Vilfredo Pareto aux projections pessimistes de Oswald Spengler dans *Le déclin de l'Occident* (1918).

Il revient toutefois à Max Weber d'avoir circonscrit les contours de la forme de problématisation mise en place par la sociologie du loisir. Celle-ci a pour héritage la philosophie de l'histoire et pour cadre épistémologique l'investigation conjointe issue de la science de la nature et de celle l'esprit comme l'a suggérée Kant et formalisée Dilthey. S'attachant à matérialiser la conception relativiste de la totalité sociale à la suite des prescriptions de Weber, la sociologie du loisir a fait des problèmes reliés à la désorientation sa préoccupation politique centrale, de la formation d'une classe politique éclairée son domaine prioritaire de l'action sociale et des groupes statutaires ses acteurs principaux. Elle considère par ailleurs l'augmentation de la puissance comme la forme essentielle du changement, l'agir d'acteurs collectifs dans un cadre historique comme sa source et la volonté comme sa condition.

La sociologie du loisir entretient avec l'économie politique des rapports étroits et y puise ses catégories d'analyse, à savoir principalement les relations entre les acteurs sociaux autour des procès de production et de consommation tout en partageant la conviction que les poussées historiques sont engendrées par les innovations techniques. Ces emprunts se traduisent par la mise au premier plan du problème des valeurs exprimées dans les activités de loisir, par la conception d'une hiérarchie de comportements types adoptés par les individus dans leur mode de consommation, généralement établie selon la position qu'ils occupent dans le mode de production, et par une place ambivalente accordée à l'intervention étatique, allant d'une régulation purement formelle sur le plan juridique à une harmonisation de la production et à un soutien actif à la consommation.

C'est autour des œuvres de Veblen, de Lundberg, de Hoggart et de Lalive d'Épinay que nous avons illustré les thèses issues de la sociologie du loisir. Le premier procède à la critique du loisir et de la consommation ostentatoires de l'élite économique dont le résultat ne consiste pas uniquement en dépenses inutiles, mais également en un développement culturel sclérosé. Le deuxième dépeint la banlieue cossue comme la projection territorialisée du loisir des classes moyennes dont l'éventail des équipements, des activités et des coûts de cotisations aux divers clubs renvoie à la gradation des revenus des ménages. Le troisième prend le pouls, à travers une approche compréhensive, du loisir populaire héritier des valeurs de la campagne et soumis aux pressions de la consommation de masse qui déferlent en ville. Le dernier cherche à rendre compte, par une cartographie complexe, des pratiques parallèles de ces trois classes statutaires et constate l'existence d'une multitude de sous-cultures.

Les thématiques privilégiées qui ressortent de la sociologie du loisir recouvrent la structuration des trois principaux comportements types décrits selon qu'ils versent dans l'ostentation et la rivalité pécuniaire (type aristocratique), dans la consommation de masse et le conformisme (type bourgeois) ou dans la tradition et les valeurs prémodernes (type populaire). Ces considérations conduisent à proposer de définir le loisir comme l'ensemble des pratiques différenciées de mise en valeur des richesses accumulées qui s'incarnent dans des modèles culturels de dépenses.

À chacune de ces thématiques correspond un enjeu social, en ce sens où l'existence des comportements types de loisir est fondée sur des caractéristiques appelées à évoluer. Ainsi, les enjeux sociaux que soulève la sociologie du loisir ont d'abord trait à la capacité des élites à insuffler de nouvelles formes dignes de loisir, étant admis qu'une pratique de type aristocratique laisse place à l'approfondissement de la culture et à l'éclosion de modes nouvelles; puis au danger que représente le conformisme issu de la démocratisation du loisir pour le renouvellement des pratiques

culturelles, considérant le haut niveau de manipulation médiatique auquel la pratique de type bourgeois est soumise, conditionnement s'étendant jusqu'aux aspects non matériels du loisir; enfin à l'incertitude relative à la persistance de traits culturels relevant de la tradition, à mesure que la culture urbaine se généralise, que l'individualisme s'affirme au détriment de l'organisation familiale et que l'héritage associé aux pratiques de type populaire se perd en même temps que ses conditions de renouvellement.

TABLEAU 8

Forme de problématisation, source doctrinale, figures dominantes, thématiques privilégiées et enjeux sociaux de la sociologie du loisir

<p>Forme de problématisation</p> <p>Héritage philosophique Cadre épistémologique Conception de la totalité sociale</p> <p>Acteur principal Préoccupation politique centrale Domaine prioritaire de l'action sociale</p> <p>Forme du changement Source du changement Condition du changement</p>	<p>Philosophie de l'histoire Science de la nature et science de l'esprit Relativisme</p> <p>Groupes statutaires Désorientation Formation d'une classe politique</p> <p>Puissance Agir dans un cadre historique Volonté</p>
<p>Source doctrinale</p> <p>Économie politique classique (1776-1869) Marginalisme (1870-1929) Keynésianisme (1930-1969) Néolibéralisme (1970...)</p>	<p>Producteurs divisés en classes Consommateurs regroupés en groupes statutaires Travailleurs-épargnants Investisseurs</p>
<p>Figures dominantes</p> <p>Veblen Lundberg Hoggart Lalive d'Épinay</p>	<p>Critique de la consommation aristocratique improductive Banlieue comme organisation sociale du loisir bourgeois Foyer familial comme lieu du loisir populaire Sous-cultures et pratiques différenciées de loisir</p>
<p>Thématiques privilégiées</p>	<p>Ostentation des élites Consommation de masse des classes moyennes Tradition des classes populaires</p>
<p>Enjeux sociaux soulevés</p>	<p>Capacité des élites à insuffler des formes dignes de loisir Conformisme issu de la démocratisation du loisir Persistance de traits culturels relevant de la tradition</p>